

INTRODUCTION

L'étude socio-économique des communautés comoriennes et mérina dans le Nord-ouest de Madagascar nous amène à faire une comparaison notoire entre Comorien et Merina dans la cite des fleurs.

Cet ancien site du royaume Sakalava est localisé au centre du bassin sédimentaire de Majunga sur la côte Nord-ouest malgache. Majunga, chef-lieu de la province et de district de Majunga I fait face aux flux massifs des Comoriens et des Merina. Elle est le terminus de la RN4 à environ 570 km de la capitale malgache. Elle est située sur la rive droite de la baie de Bombetoka et dispose de 10 km de côtes. Située également entre la latitude de 15°43' Sud et la longitude de 46°20' Est, elle est renfermée dans sa topographie par des plateaux de 20 m d'altitude en moyenne dans sa partie Est. La partie centrale est caractérisée par des plaines inondables allant jusqu'à 5 m d'altitude et des zones marécageuses au bord de la mer à l'exemple d'Antsahonibingo ou le vallon de Metzruiger.

La présence des communautés comoriennes en terre sakalava peut être expliquée par sa proximité géographique avec les îles Comores mais aussi par l'imbrication de l'histoire de ces deux pays. Les empreintes de communauté sont bel et bien réelles jusqu'à nos jours.

Par contre, présence des communautés merina à Majunga peut révéler des raisons d'ordre économiques que politique. La population venant des Hautes-Terres malgaches tient une grande importance sinon tire une grande richesse dans le domaine commercial. Pour cela, ils n'ont pas de limites territoriales, c'est-à-dire dans le domaine commercial on les trouve un peu partout à Madagascar. Parfois leurs présences entraînent beaucoup de méfiance, vis-à-vis de leur intégration.

Problématique

Le présent Mémoire qu'on s'est assigné à réaliser s'inscrit dans le cadre d'une étude comparative entre la communauté merina et celle des Comoriens. Le but est de découvrir leur différent mode d'intégration dans la Région Boeny.

En effet, il est de notre devoir de se demander : la situation des Comoriens et des Merina à Majunga, leur mode d'intégration pour chacune et la raison de leur forte concentration à Majunga.

Approche méthodologique

Notre première approche de cette recherche était de rechercher les documents relatifs à notre sujet. Sur ce, nous avons côtoyé en premier lieu la bibliothèque Tsiebo Calvin et la bibliothèque d'Aumônerie Catholique. Toutefois, ces deux bibliothèques ne nous ont pas fourni suffisamment des données relatives à notre sujet.

Ainsi, nous avons côtoyé par la suite pour recherches bibliographiques à Antananarivo entre autre la bibliothèque nationale d'Ampefiloha, la bibliothèque universitaire plus précisément celle du département d'Histoire et de Géographie. Les divers documents que nous avons consultés nous ont fourni des détails indispensables sur nos analyses et surtout nous ont enrichi en matière de réflexion.

Notre deuxième approche s'était basée sur une descente sur terrain. Cette descente a été cruciale car elle nous a permis de voir la réalité en face. Pendant cette phase, nous avons parcouru pas mal de Fokontany mais parmi tous les Fokontany côtoyés, six ont attiré notre attention ; il s'agit de Fokontany d'Antanimalandy, du Fokontany d'Abattoir, d'Ambalavola, de Mahabibo-kely, de Mangarivotra et de Manjarisoa. Le critère de retenu pour les trois premiers a été la forte présence des Comoriens. Par contre, dans le quartier de Mahabibo-kely, nous avons retenu un brassage ethnique considérable. Enfin dans les deux derniers quartiers, nous avons constaté la dominance de la communauté merina.

Pour mieux mener à terme cette recherche, nous avons côtoyé divers services entre autre le service de la voirie, l'hôtel de la ville, la Région Boeny et l'INSTAT de Mahajanga. Le but était de trouver des données chiffrées concernant nos deux communautés concernées et d'avoir si possible des tableaux ou des cartes relatives à notre sujet.

Après ces deux phases d'approche, nous avons collecté nos données, ce qui nous a permis d'établir un plan suivant deux parties :

- la première partie est basée sur l'étude descriptive de la communauté comorienne à Majunga ;

Elle est constituée de trois chapitres à savoir une présence comorienne encore significative, mode d'intégration des étudiants comoriens à Majunga et les causes immédiates de la diaspora comorienne à Majunga.

- la deuxième partie est caractérisée par les comportements socio-économiques de Merina et leur mode d'intégration à Majunga.

Elle est constituée également par trois chapitres notamment les migrants Merina dans la société majungaise : une intégration facile, Problèmes de Logements et de chômage : sources d'inégalités sociales des merina à Majunga, et les activités économiques des Merina.

PREMIERE PARTIE :

ETUDE DESCRIPTIVE DE LA COMMUNAUTE COMORIENNE A MAJUNGA

Introduction partielle

Comme la plupart des migrants, les Comoriens ont tendance à Majunga, à se regrouper non seulement entre originaires du pays, mais aussi suivant leurs régions d'origine.

D'autre part, l'immigration comoriennene s'est pas toujours faite en famille. Les immigrants comoriens ont toujours été en grande majorité des hommes. Beaucoup d'entre eux ont cherché des unions dans le pays d'accueil et les enfants nés de ces mariages mixtes malgacho-comoriens suivent la religion musulmane et contribuent à accroître le nombre de musulmans malgaches à Majunga.

L'islam rythme ainsi la vie quotidienne des Comoriens de Majunga. L'attachement fort à cette religion se manifeste par la création de nombreuses écoles coraniques. Les quartiers habités par les Comoriens sont dotés des mosquées : certaines sont construites d'une façon simple, tandis que d'autres constituent des édifices remarquables et donnent une fierté à l'islam de Majunga.

Chapitre I : Une présence comorienne encore significative

L'archipel des Comores est formé de quatre îles : la Grande-Comore, Anjouan, Mohéli et Mayotte¹. On trouve les originaires de ces quatre îles dans la communauté comorienne de Majunga. Ils se regroupent au sein d'organisation suivant leur îles d'origine.

I. 1. Les Comoriens de Majunga.

I. 1. 1. Leur effectif relatif

L'anthropologie désigne l'étude de la société humaine à travers ses coutumes, ses cultures, ses mœurs et ses religions.

Majungasituée dans le Nord-ouest, est une zone des migrants. Sa population est caractérisée par une grande diversité ethnique. Toutes les ethnies malgaches y cohabitent. On rencontre également des minorités étrangères comme dans toutes les grandes villes du monde. Mais le particularisme de Majunga, est le brassage ethnique qui fait qu'on ne sent pas une vraie dominance ethnique.

La ville compte à nos jours plus de 135 600 habitants. L'effectif des Comoriens est estimé entre 8 à 10 000 personnes. Cette présence comorienne en terre Sakalava reste bien significative, mais moins importante en nombre. Elle diffère profondément de ce qu'elle était avant le massacre, au temps où elle représentait plus de la moitié de la ville.

Tableau n° 1 :Evolution de la population comorienne à Majungade 1899 à 2006.

Année	1899	1904	1919	1960	1972	1976	1993	2006
Madagascar		1 430		49000	43 540			
Province de Majunga.		1 074	20 715	32 951	19 459			
Ville de Majunga.	12	714		26 000		16 288	4 200	10 000

Source : Direction Nationale des Archives (Tsaralanana).

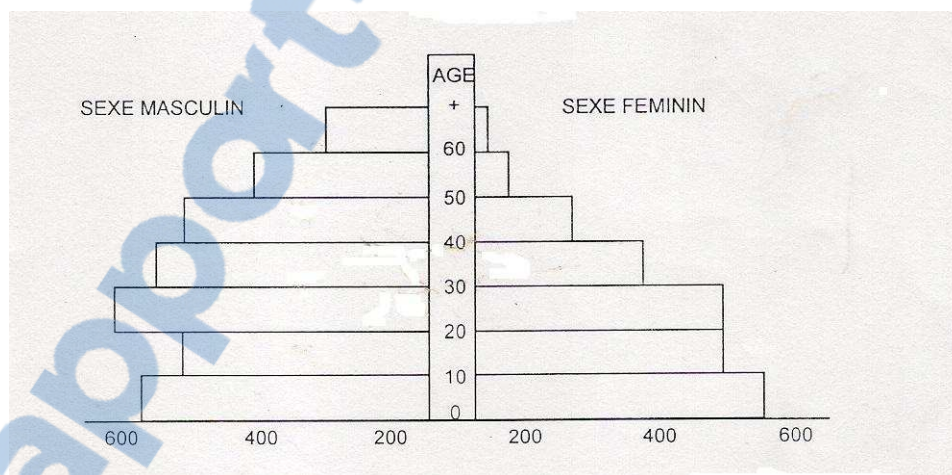
Les Comoriens de Majungadevant de loin plusieurs groupes ethniques malgaches. C'est le cas des Betsimisaraka, des Antakarana, qui représentent respectivement 4 et 5% des majungais. La communauté comorienne quand à elle ne représente que 7,37%.

¹ Mayotte a rejoint l'île de la Réunion en devenant un département français d'outre-mer.

Majunga qui se situe à quelques kilomètres de Moroni, reste une ville des immigrés comoriens. Déjà en 1960, alors que la ville comptait 43 000 habitants, la communauté comorienne était estimée à 26 000 ; soit 60,46% des majungais. De part sa population, Majunga était une ville comorienne en terre malgache. Mais durant la première République (1960-1972), on a enregistré une baisse notable de cette population comorienne. En l'espace de 16 années, la diaspora comorienne de Majunga a diminué de 10 000 personnes. Une chute qui s'explique par le départ des vazaha, d'une part, mais aussi de la nationalisation malgache qui avait mis beaucoup de Comoriens en chômage. L'année 1976, alors que la ville comptait 69 597 habitants, la communauté comorienne représentait 23,4% des majungais. Cette même année des émeutes anti-comoriennes ont éclaté et la ville de Majunga fut vidée de ses ressortissants comoriens qu'on a dû rapatrier à Moroni.

Aujourd'hui, 30 ans plus tard, cette présence comorienne qui s'explique par la proximité spatiale et les liens historiques des deux pays reste bien significative. Une présence comorienne caractérisée par une prédominance des hommes.

Figure n° 1 : Répartition de la population d'origine comorienne à Majunga.



Source : INSTAT Tananarive.

Ceci s'explique par le fait qu'aux Comores, les émigrants restent en majorité des hommes. Mais aussi, les hommes séjournent beaucoup plus longtemps à l'étranger par rapport aux femmes, que ce soit pour les raisons économiques ou éducatives. « La cité des fleuves » ne fait plus donc exception. Les immigrants comoriens se marient avec des femmes

malgaches et organisent une nouvelle vie dans cette ville. Ils ont même aménagé un cimetière comme si Majunga leur appartient.

A l'heure actuelle, les Comoriens de Majunga restent une communauté minoritaire. On les reconnaît facilement dans les rues de Majunga avec leur mode vestimentaire, leur dialecte et leur voix fort.

I. 1. 2. Un nouvel aspect de la présence comorienne : les étudiants

Outre le retour à Majunga de certains rescapés du massacre de 1976, le rétablissement des accords de coopération entre Madagascar et les Comores avait permis aux étudiants comoriens de venir à Madagascar pour poursuivre des études universitaires. Ce mouvement n'est pas entièrement nouveau : car nous savons qu'au temps de la colonisation, quelques élèves et étudiants comoriens ont étudié à Madagascar notamment dans les Ecoles Régionales. L'Ecole de Myre de villers ou l'Ecole de Médecine.

Les étudiants comoriens de Majunga, à l'instar de leurs collègues dispersés dans les autres universités malgaches, bénéficiaient à l'origine d'une bourse d'études dont le montant était de 15 000 francs comoriens par mois, soit 30 euros. Cette bourse d'étude était perçue régulièrement. Mais sous le régime de SAID Mohamed Djohar (1990-1995), cette bourse d'études fut transformée en une aide scolaire d'un montant de 50 000 francs comoriens par an, soit 100 euros. Mais cette aide n'est jamais été soumise aux mains des Etudiants comoriens.

Comme ils ne sont pas des boursiers du gouvernement de leur pays, les étudiants comoriens doivent absolument compter sur l'apport de leurs familles. Cette bourse familiale ne provient pas forcément des parents. Elle peut provenir d'un membre de la famille (oncle maternel ou paternel, frère, ...). Seulement la gestion de la bourse familiale pose souvent des problèmes dans la mesure où aucune part de revenu de l'étudiant n'est réservée à l'imprévue.

D'une manière générale, les étudiants comoriens reçoivent de l'argent en devise et ils réussissent ainsi à vivre un peu mieux par rapport à leurs collègues malgaches à cause du devise de la monnaie comorienne. Ils reçoivent parfois des denrées de première nécessité (sucre, huile, conserve de tomates, etc.) et des produits de toilette (savonnette, dentifrice, etc.) provenant des îles Comores. Ces divers produits se trouvent partout à Madagascar, mais ils sont plus chers qu'aux Comores d'autant plus que là-bas on peut se les procurer à crédit.

Des bateaux, comoriens facilitent l'acheminement de ces produits et les membres d'équipage en sont les intermédiaires.

En outre, les voies aériennes hebdomadaires desservent les Comores. Tous ces moyens de transport bien organisés, facilités par une coopération bilatérale renforcée, permettent aux étudiants comoriens de Majunga de rester en contact permanent avec leurs familles.

Les étudiants comoriens de Majunga restent des locataires, dans des logements particuliers. Il existe des ménages individuels (suivant que l'étudiant peut supporter les dépenses) et des ménages collectifs. Ces ménages collectifs regroupent au moins deux étudiants qui s'entendent pour mettre en commun leur moyen de subsistance. Ils occupent une chambre (le logement est généralement une maison en tôle) et ils participent financièrement aux dépenses communes (nourriture, loyer, électricité, eau) grâce à un système de cotisation mensuelle.

Il arrive parfois que l'un des étudiants qui partagent le même ménage couvre de dépenses communes en attendant que son compagnon reçoive la bourse familiale pour payer la somme due. Bref, en partageant le même ménage, ces étudiants sont motivés par le souci d'être ensemble pour faire face aux problèmes de la vie urbaine qui demande plus qu'elle n'offre aux citadins. Il convient de noter que certains étudiants comoriens sont hébergés par des membres de leurs familles installées à Majunga depuis longtemps.

Photo n° 1 : Logement d'étudiant comorien.



On peut distinguer trois groupes de jeunes comoriens selon leur niveau d'enseignement. Les deux premiers groupes sont constitués suivant le tableau ci-dessous.



Tableau n° 2 :Nombre d'étudiants comoriens dans les établissements publics et privés de Majunga (2005-2006).

Formations	Nombre d'étudiants
Faculté des Sciences (options Sciences naturelles)	82
Faculté des Sciences (unité de formation professionnalisant	6
Faculté de médecine (médecine générale)	50
Faculté de médecine (médecine dentaire)	14
Centre régionale de télé-enseignement (option droit)	20
Total (établissements publics)	172
Institut professionnalisant (informatique)	30
Institut professionnalisant (gestion)	13
Institut professionnalisant (études commerciales)	14
Totale (établissements privés)	57
Total général	229

Source : Secrétariats des établissements.

Il convient de souligner qu'en Sciences Naturelles, le niveau d'étude va jusqu'à la maîtrise. Toutefois, il s'agit d'un diplôme d'enseignement général, et il arrive que certains étudiants comoriens, une fois titulaires de la licence, se rendent dans les autres universités de Madagascar pour se spécialiser dans diverses branches comme la pharmacologie à Antananarivo et les Sciences marines en l'Institut Halieutique à Tuléar. En ce qui concerne la Faculté de médecine, celle-ci assure une formation de huit ans pour les généralistes et six ans pour les chirurgiens-dentistes. Quant à la poignée d'étudiants en UFP (Unité de Formation Professionnalisant), ils deviennent vétérinaires ou agronomes à l'espace de trois ans de formations voire quatre ans.

Le troisième groupe de jeunes comoriens est constitué par des élèves de l'enseignement secondaire. En 2005, on a estimé à 104 dont 62 en classe de terminale. La présence de ces jeunes collégiens et lycéens à Majunga prouve que l'enseignement secondaire connaît de sérieux problème aux Comores.

Il convient, entre autres de souligner que le nombre des élèves comoriens, qui étudiaient dans les Lycées de la ville de Majunga, s'est sensiblement accru à partir de 1997, année marquant le déclenchement de la crise séparatiste dans l'île d'Anjouan.

Bref, la majorité de ces étudiants se localisent pour la plupart d'entre eux dans le quartier sous intégré d'Antanimandry près de l'Université.

I. 1. 3. Les quartiers comoriens de Majunga

« La ville de Majunga est formée de trois grands types de quartiers : quartiers modernes, quartiers populaires et quartiers sous intégrés.

Les quartiers modernes se situent à l'Ouest, qui est la partie la plus ancienne de la ville. Il s'agit de deux quartiers de Majunga-Be et Mangarivotra. Ces deux quartiers sont marqués par des constructions de style européen (villas et immeubles). Ils sont séparés par deux avenues qui prolongent : l'avenue de France à l'Ouest et l'avenue de la libération à l'Est. Soulignons que Majunga-Be est le plus ancien quartier. Il est situé près du port dans la zone la plus basse de la ville. C'est à la fois un quartier résidentiel pour les Indiens, un quartier des affaires (lieu de concentration des banques, hôtels, agences, etc.) et un quartier commercial (commerce de gros et de détail).

En outre, à Majunga, l'espace urbain est profondément marqué par la présence des quartiers dits populaires, car ils étaient destinés à l'époque coloniale à la grande masse de la population « indigène ». Ces quartiers populaires étaient, à l'origine, laissés à l'initiative individuelle désordonnée des « indigènes ». Ils construisaient leur maison sans obéir à une configuration précise.

Mais à partir de 1930, l'administration coloniale intervenait pour mettre fin au développement anarchique de la ville. En plus, il était interdit de bâtir en végétal (satrana). Devant ce programme d'assainissement, les « indigènes » étaient obligés d'officialiser l'immatriculation de leurs parcelles. Un impôt foncier annuel fut donc instauré et son acquittement demeure obligatoire jusqu'à nos jours. Le lotissement des terrains varie d'un quartier à un autre. Il est de 8 m sur 8 m à Ambovoalanana, quartier situé dans des sites à peu près favorables. Dans les autres quartiers (Abattoir par exemple), et le lotissement est de 25 m sur 15 m.

Les quartiers populaires sont représentés aujourd'hui par dix Fokontany (Tsaramandroso Ambany, Tsaramandroso Ambony, Antanambao, Ambalavao, Ambalavola, Abattoir, Manjarisoa, Ambovolamena, Amboaboaka, Marovato, Mahabibokely, Morafeno, Manga). Ces quartiers populaires sont peuplés de Comoriens ; aussi bien à Tsaramandroso et à Ambalavola ; tandis qu'ils constituent une colonie à Abattoir.

Les quartiers populaires sont largement dominés par des maisons en tôles. Ces maisons en tôles constituent l'essentiel de l'habitat comorien à Majunga. Elles sont pourvues de fondation supportant les murs en tôles. Elles sont constituées de trois ou cinq pièces séparées par les cloisons. Des dépendances servent de cuisine et de toilette. Ces habitations comoriennes sont entourées d'une véranda donnant d'un côté sur la rue, de l'autre côté d'une cour plantée d'un cocotier.

Ces maisons qui utilisent la tôle à la fois pour le toit les murs semblent n'avoir fait leur apparition aux Comores qu'après le retour des rescapés de 1976. Jusqu'à cette date charnière de l'histoire de la diaspora comorienne à Madagascar, les Comoriens de l'archipel habitaient, suivant leur moyen, une maison de pierres, de briques en ciment, de bois ou une maison en raphia ou en feuilles de cocotier tressées.

A l'opposé des quartiers modernes et des quartiers populaires qui constituent la zone urbaine proprement dite, la ville de Majunga est marquée par la présence des quartiers dit sous intégrés car les types d'habitation qui y prédominent ne répondent pas aux normes requises dans la planification urbaine. Il s'agit donc des constructions exiguës à pièce unique ou tout au plus à deux pièces qui sont faites matériaux de récupération ou en végétal. Ces habitations précaires, qui caractérisent les quartiers sous-intégrés, attestent l'interprétation du rural dans la ville de Majunga. De création relativement récente, ces quartiers sous-intégrés sont liés à l'augmentation des taux de croissance urbaine. Ils se situent à la partie Est et le Nord de la ville. Ils correspondent aux quatorze Fokontany suivants : Mahavoky-Atsimo, Mahavoky-Avatra, Anosikely, Tsararano Ambony, Tsararano Ambany, Mahatsinjo, Antanimasina, Ambohimandamina, Antanimalandy, Ambodrona, Amborovy, Anranta, Fiofio, Tanambao-Sotema.

Sur le plan historique notons Guillain (qui fut un capitaine de corvette ayant effectué en 1842 et 1843, une mission d'exploitation à la côte Ouest de Madagascar) attribue la fondation de la ville de Majunga aux Antalaotra, qui parlaient swahili. De ce fait, dans deux mos mentionnés par la tradition rapportée par Guillain. On reconnaît facilement des termes Swahili : mji (ville) et angaya (fleurs). Le sens donné par Guillain correspond donc bien à l'interprétation du nom en Swahili : « ville des fleurs ». C'est cette expression que les autorités ont pris sous la forme « cites des fleurs », qui a été gravée sur un panneau à l'entrée de la ville en venant d'Antananarivo (Mr. Guillain. 1954, p. 362.)

C'est d'ailleurs ce même nom que les Comoriens continuent jusqu'aujourd'hui à utiliser pour désigner la ville ; leur prononciation est mdjangaya, pratiquement la même que le Swahili Moujangaya.

Plus tard, sous la colonisation, le nom a reçu une forme francisée : Majunga. Enfin, sous la deuxième République (1975-1991), Madagascar a connu une politique de malgachisation touchant les noms des lieux. Ainsi donc, Majunga, comme plusieurs autres agglomérations, urbaines, abandonnant officiellement leur nom français, témoin de la colonisation, pour adopter la forme malgache du nom. Aujourd'hui, le nom de la ville s'orthographie et se prononce Mahajanga, mais beaucoup continuent à employer dans la conversation la forme francisée Majunga »²

Majunga est une ville qui abrite une forte communauté comorienne. Mais aussi c'est dans cette ville que l'esprit de régionalisme des Comoriens se répercute le plus à travers le paysage urbain. On voit donc apparaître des quartiers qui n'abritent que des gens d'une même île ; il s'agit du quartier de l'Abattoir pour les Grand-Comoriens et celui d'Ambalavola pour les Anjouanais. Ces distinctions ne sont pas passées inaperçues du milieu malgache de Majunga, qui désigne les Comoriens par des noms caractéristiques suivant leur origine, comme Ajojo pour les Grand-Comoriens, et Anjoany pour les Anjouanais.

En effet, ce patriotisme insulaire peut expliquer par l'histoire politique de l'archipel. Les Comores n'avaient jamais été unifiées sous une même autorité avant la colonisation française. L'archipel était divisé en plusieurs sultanats souverains qui se partageaient le territoire sous forme de royaumes correspondant à une île entière (Anjouan, Mohéli et Mayotte) soit à des cités-Etats (c'était le cas de la Grande-Comore).

En dépit d'un siècle d'administration française et de centralisation de l'autorité politique, la réalité sociologique des anciens sultanats subsiste dans les comportements des Comoriens qui se déterminent d'abord par rapport à leur village, leur région, leur île d'origine et rarement par rapport à l'archipel.

² Mémoire de Maîtrise d'ANZILAINE Ahmadi, 2007, Tuléar.

I. 2. Les empreintes comoriennes à travers la ville de Majunga

I. 2. 1. Les écoles coraniques : fruit d'une forte présence musulmane

Les écoles coraniques propagent une éducation religieuse qui porte essentiellement sur l'enseignement de la lecture du Coran. C'est une formation de base obligatoire pour les enfants issus des parents musulmans. Dès l'âge de 4 ou 5 ans, les petits garçons et petites filles vont chez leurs maîtresses ou maîtres, appelé Fundi. L'école coranique est ouverte tous les jours sauf le vendredi et les jours des grandes fêtes musulmanes depuis le matin jusqu'à 11 heures, et l'après-midi de 14 heures à 17 heures environ. Les élèves sont rassemblés dans une cour, sous une véranda ou dans une pièce d'une maison. Ils sont assis sur des nattes ou par terre.

Les écoles coraniques se répartissent en trois niveaux :

- dans le premier niveau, le Fundi enseigne l'alphabet arabe. Les élèves sont munis d'une planchette (ubao) qui est utilisée comme écriture. On écrit à l'aide d'un bâtonnet taillé à l'une de ses extrémités qu'on trempe dans une encre à base de suie. Un peu de cendre ou d'eau remplace le chiffon pour effacer. Cet apprentissage de l'alphabet arabe permet aussi aux enfants d'écrire le comorien. Leur fournissant ainsi un moyen de communication dans la vie profane. ;

- après avoir appris à lire et à écrire, l'enfant passe au second niveau pour étudier un livret qu'on appelle « shikurasa ». Ce petit livre imprimé est d'abord un abécédaire, mais il contient aussi des exercices de lecture et quelques sourates du Coran qui s'offre à la mémoire de l'enfant. Les sourates retenues par cœur figurent parmi les textes le plus souvent récités. ;

- le degré supérieur de l'instruction coranique consiste à lire et réciter le coran proprement dit. Autant que possible, chaque enfant doit avoir un volume du coran (Msahafu) qu'il apprend à manier respectueusement : jamais il ne faut le poser par terre, mais toujours sur les genoux ou sur un petit pupitre pliant (mârufa).

Cette forme d'apprentissage correspond aux écoles coraniques de style traditionnel. Actuellement, certaines écoles ont adopté un style pédagogique plus moderne avec cahier, tableau noir et élève assis sur des bancs devant des tables. On a recensé à Majunga 9 écoles coraniques de style traditionnel avec ubao, et 5 de style moderne avec cahiers.

Tableau n° 3 : Ecoles coraniques traditionnelles existant actuellement à Majunga.

Nom du fundi	Lieu	Date de création	Nombre d'élèves
Mme Rahadat	Ambovoalanana	1977	10
Mme Nema Moussa	Manga	1977	80
Mme Zaly Abdallah	Ambalavola	1979	20
Mme Latufa	Abattoir	1980	20
Mme Hadia	Tsararanoambany	1984	30
Mme Saadate	Ambaovoanana	1988	64
Mme Echa Abdallah	Fiofio	1996	130
Mme Amina ben Mohamde	Marovato	2001	19
Mr Saïd Michkaki	Aranta	2001	65
Total			438

Source : enquête personnelle (novembre 2010).

Tableau n° 4 : Ecoles coraniques modernes existant actuellement à Majunga

Nom du fundi	Lieu	Date de création	Nombre d'élèves	Courant religieux dont s'inspire le fundi
Toailou	Mosquée Al-Azhar	1980	60	Sunnite
Houssein	Abattoir	1689	100	Chiite (soutenu par les Khodja)
Abdourahamane	Ambalamanga	1994	42	Sunnite
Charif	Mosquée zanatany	1995	120	Sunnite
Badroudine	Mahabibokely	1999	10	Chiite (soutenu par les iraniens)
Total			422	

Source : enquête personnelle (novembre 2010).

En général, les enfants continuent à fréquenter l'école coranique jusqu'à de 13 ans environ ; mais on peut boucler l'apprentissage de la lecture du Coran vers l'âge de 10 ans. Bref, tout dépend de l'assiduité et surtout des aptitudes intellectuelles de l'élève.

Les maîtres ne donnent aucune explication sur le sens des textes sacrés. Ils considèrent que les élèves, vu leur âge, doivent d'abord savoir lire le Coran sans faute. Il faut reconnaître que parfois les maîtres sont incapables de traduire le Coran. Traduction du Coran (le tafsîr) est le domaine des érudits musulmans qui sont aujourd'hui formé dans les Universités du monde musulman (Arabie Saoudite, Egypte, Iran, etc.)

Il convient de noter que le Coran est actuellement traduit et publié dans un grand nombre de langues du monde (pas encore malgache cependant, ni en comorien d'ailleurs). Mais ces traductions ne peuvent jamais remplacer le texte dans la prière, ni dans la lecture publique. Elles doivent servir seulement d'explication, de guide, pour comprendre le texte sacré lui-même. L'enseignement coranique est gratuit, mais les parents des élèves aident les maîtres en leur faisant, à certaines occasions, des présents coutumiers. Cela n'est pas une obligation d'autant plus que les maîtres font leur travail en vue du salut dans l'au-delà. Ils sont donc censés recevoir une récompense après leur mort en bénéficiant le paradis.

L'enseignement coranique est d'autant plus important pour les parents que l'islam les rend responsables des péchés de leurs enfants si ces derniers n'ont pas été éduqués conformément à la religion.

Malgré cette influence coranique, les enfants Comoriens vont aussi à « l'école moderne ». Ils allaient à l'école coranique très tôt le matin (de 6 à 7 heures) et le soir après la classe. La construction en 1953, à Abattoir d'une école primaire publique a facilité largement la scolarisation des enfants comoriens. Cette école, vu qu'elle se trouve dans un quartier comorien est surnommé « école comorienne » (c'est celle qui porte aujourd'hui officiellement le nom d'école primaire publique Fanantenana).

I. 2. 2. Les mosquées à travers le paysage urbain majungais

En principe, un bâtiment n'est pas nécessaire à l'accomplissement du culte musulman : la prière rituelle peut être célébrée en plein air, dans une demeure privée, etc. Toutefois, la nécessité d'un espace pour le service religieux communautaire conduit partout dans le monde, les communautés musulmanes à établir des édifices culturels connus sous l'appellation de mosquées. Une mosquée est par définition le lieu dévolu à la récitation des cinq prières quotidiennes (et de la prière hebdomadaire du vendredi pour laquelle existe dans chaque localité importante une mosquée spéciale). La mosquée est toujours orientée vers le

sanctuaire de la Kaaba, à la Mecque. Cette direction vers laquelle les musulmans se tournent pour accomplir la prière s'appelle qibla.

Avant la colonisation française, les différents groupes islamisés habitant la ville de Majunga possédaient déjà leurs propres mosquées comme le signale G. Fernand :

« Les voyageurs européens qui ont décrit Mojanga mentionnent l'existence de mosquées (...) mais il y a lieu d'ajouter que la mosquée chiite est exclusivement fréquentée par des commerçants hindous, la mosquée Sunnite par les gens de Mascate, Zanzibar et des Comores. »

Pendant la période coloniale, les immigrations successives des Comoriens ont eu pour résultat la construction de nouvelles mosquées. Jusqu'en 1950, trois mosquées rythmaient la vie religieuse des Comoriens de Majunga ; il s'agit, par ordre d'ancienneté de la mosquée de la confrérie Shadhuli, de la mosquée du vendredi et celle de la confrérie rifaï. Les deux premières se situent dans le quartier d'Ambovalanana, tandis que la troisième se trouve à Marovato.

Cependant, au fur et à mesure que les Comoriens sont devenus plus nombreux dans la ville, on a vu apparaître d'autres mosquées. Avant l'avènement de 1976, Majunga comptait 14 mosquées comoriennes dont 10 seulement existent jusqu'à maintenant. Leur répartition correspond aux Fokontany suivants : Ambovalanana (2), Abattoir-Marovato (2) ; Fifio (1) ; Ambalavola (1) ; Tanambao-Ambalavato (1) ; Tsaramandroso-Ambany (1) ; TsaramoAmbany (1), Majunga Be (1).

Tableau n° 5 : Indication générale sur les mosquées majungaises classées par ordre d'ancienneté.

Nombre de la mosquée	Lieu	Capacité d'accueil
Shadhuly	Majunga Be	170
Shadhuly	Ambovoalanana	170
Vendredi	Ambovoalanana	1 200
Bambao	Ambalavola	250
Mbadjini	Abattoir	270
Rifraî	Marovato	400
Tsaramandroso	Tsaramandroso-Ambany	350
Amboakoaka	Amboakoaka	100
Ambalavato	Ambalavato	250
Al-Azhar	Fifio	170
Rifraî	TsaramoAmbany	125

Source : enquête personnelle (novembre 2010).

Ces mosquées révèlent que la communauté comorienne était suffisamment étoffée. Elles témoignent d'une grande faveur religieuse. La fréquentation des mosquées était, et est toujours, plus importante pour la prière hebdomadaire du vendredi ainsi que pour les prières des deux grandes fêtes musulmanes à savoir l'id alfitr³ et l'id al kabir⁴. La plus grande mosquée du vendredi⁵, est située dans le quartier d'Ambovoalanana à la bordure de l'une des grandes artères de la ville de Majunga, qui porte justement le nom d'Avenue des Comores. Cette mosquée était, à l'origine, construite en terre avec un toit en tôle.

³ L'id alfitr, que les Comoriens appellent indiyatsumu "fête du jeûne", est la fête la plus importante du calendrier musulman. Elle marque la fin du jeûne du mois de ramadan, à l'occasion de laquelle on échange vœux et visites.

⁴ L'id al kabir, que les Comoriens appellent indiyahedja "fête du pèlerinage" est célébrée au moment où les pèlerins sont à la Mecque, plus précisément les 10 e jours du pèlerinage. Chaque pèlerin doit obligatoirement sacrifier, après la prière de yid, un mouton. Pour les musulmans qui ne font pas le pèlerinage, le sacrifice d'un animal a la valeur d'une obligation.

⁵ Ce nom est justifié par le fait que c'est la plus importante mosquée de la ville. Cependant, on doit remarquer que la prière du vendredi est célébrée en fait dans presque toutes les mosquées de la ville, contrairement au principe qui voudrait que tous les croyants d'une localité se réunissent le vendredi dans le même lieu : (cette division entre plusieurs mosquées du vendredi s'observe aussi fréquemment dans les autres villes de Madagascar.)

L'augmentation du nombre de fidèle, issue surtout de l'immigration, avait naturellement nécessité l'extension de la mosquée. L'acquisition de nouvelles parcelles a été faite par voie de la négociation avec les voisins.

Les travaux d'agrandissement de la mosquée commencèrent en 1958. Au bout de deux ans, en 1960 la mosquée est devenue un édifice remarquable qui fait la fierté de l'islam à Majunga.

Chapitre II : Mode d'intégration des étudiants comoriens à Majunga

Il convient de rappeler que pendant 34 ans, c'est-à-dire de 1912 à 1946, l'archipel des Comores a été juridiquement rattaché à la colonie de Madagascar. De ce fait, les Comoriens de Madagascar étaient soumis au même statut que les Malgache, celui d'indigènes, situation que P. Verin⁶ résume par l'expression paradoxale de « colonie d'une colonie ». Et effectivement, dans la réalité, une cohabitation sereine a toujours existé entre Malgache et Comoriens. Un métissage important s'est opéré, et une place de choix a été occupée par les Comoriens dans la vie économique de Majunga.

II. 1. Une cohabitation malgacho-comorienne paisible

Les Comoriens vivaient en bons termes avec les Malgaches. Il en résulte même des mariages mixtes entre comoriens et Sakalava. En revanche, en 1976, les relations étaient très tendues avec les Antaisaka, migrants originaires du Sud-est qui, à Majunga, sont connus sous le nom de Betsirebaka.

II. 1. 1. Une intégration réelle jusqu'en 1976

Les Comoriens ont de bons rapports avec les Indiens. Ces relations sont facilitées par leur appartenance commune (à l'islam). Les Comoriens exercent des emplois mineurs de domestiques, d'employés de commerce chez les indiens, surtout les chiïtes (Bohra et Khodja) qui possèdent les plus grosses fortunes à Majunga voire à Madagascar.

Quant aux relations avec les Malgaches, les Comoriens ont fait preuve d'un attachement réel à l'égard des autorités de la première République. Ils s'estimaient très entourés de tendresse par le président Philibert Tsiranana qui disait souvent que les Comoriens constituaient "la 19^e tribu malgache". Ce sentiment d'attachement des Comoriens de Majunga à la République est révélé par une anecdote significative, remontant dans les années 1960, racontée par un ancien élève comorien des écoles de la ville : pour les fêtes officielles, les maîtres Comoriens avaient composé et faisaient chanter aux enfants une version en comorien de l'hymne national malgache « Rytanindrazanaymalala ô ».

Les vieux Comoriens de Majunga reconnaissaient encore aujourd'hui plusieurs faveurs que l'ex-président Tsiranana leur avait octroyées. Comme par exemple, le droit à un

⁶ P. Verin 1994, p. 6.

billet d'avion offert chaque année à un notable comorien pour effectuer le pèlerinage à la Mecque.

Il avait également contribué au financement des travaux d'agrandissement de la mosquée du vendredi.

La sympathie de Tsiranana envers les Comoriens peut s'expliquer par les liens d'amitié qu'il entretenait avec son homologue comorien, le docteur SAID Mohamed Cheikh. En effet, ces deux personnages avaient longtemps partagé un destin commun. Ils étaient des représentants de leur pays à l'Assemblée de l'Union française. Etant des députés francophiles, le président Philibert Tsiranana et le docteur Cheikh ont travaillé ensemble pour l'évolution de Madagascar et des Comores dans l'amitié avec la France. Une fois qu'ils sont devenus des dirigeants dans leur pays, les deux anciens collègues ont réussi à conserver leur amitié. Ainsi, Madagascar (dont l'indépendance fut solennellement proclamée le dimanche 26 juin 1960 au stade de Mahamasina) entretenait de bonnes relations avec les îles des Comores qui demeuraient un territoire d'outre-mer français mais doté de l'autonomie.

II. 2. Un métissage important

Bon nombre de comoriens ont contracté des alliances matrimoniales avec des femmes malgaches, notamment des Sakalava. Les enfants issus de ces mariages mixtes malgacho-comoriens ont été élevés dans la religion musulmane. Ils parlent à la fois le malgache et le comorien.

La langue comorienne est surtout prise par les gens de la rue lorsque l'enfant habite dans un quartier comorien. L'enfant trouve toujours l'occasion de parfaire la langue comorienne à l'école coranique où le maître (ou la maîtresse) utilisait le comorien comme langue d'enseignement. Le comorien, qui demeure une marque d'identité ethnique est également parlé lors des discours inaugurant les cérémonies religieuses.

Bien qu'ils soient imprégnés par la culture comorienne, les enfants nés des unions malgacho-comoriens ont le sentiment d'appartenir beaucoup plus à la société malgache qu'au pays d'origine de leur parents comoriens qu'ils ne connaissent pratiquement pas. Mais leur affiliation à l'islam, religion considérée par l'opinion publique malgache comme appartenant à des étrangers, le rapproche des Comoriens au point qu'ils sont eux-mêmes considérés comme des étrangers. Ils constituent par conséquent un groupe particulier : on les appelle les

Zanatany⁷. Au cours de l'histoire, le brassage de l'ethnie malgacho-comorienne a engendré et développé l'identité Zanatany qui se caractérise par sa religion (l'islam) et par sa langue (le malgache). De même son dialecte diffère légèrement du dialecte Sakalava, la conception comprenant de nombreux mots d'emprunts comoriens⁸

II. 3. Une place de choix pour les Comoriens dans l'économie de Majunga

Plus de la moitié des Comoriens de Majunga n'ont pas appris un métier. Cette absence de qualification professionnelle les oblige d'exercer des emplois subalternes. Les Comoriens sont donc prêts à travailler à n'importe quelle condition, acceptant toutes sortes de petits métiers, pourvu qu'il y ait un gain, si minime soit-il. De plus, ils sont recherchés grâce à la confiance qu'on peut leur accorder.

Cette présence comorienne dans le secteur économique est si frappant. Il y a à Majunga des Comoriens qui exercent le métier de boucher. On a besoin d'eux pour égorger les animaux selon le rituel musulman. Ainsi, toute la viande de bœuf vendue sur le marché peut être achetée sans réticence par la clientèle musulmane (Comorienne, Indiens, Arabes) dont leur nombre est assez nombreux à Majunga, d'autant plus que Majunga une ville traditionnellement musulmane. En plus, les Malgaches ne se cassent pas la tête sur la manière dont on abat les zébus. Ce n'est pas le fruit du hasard si l'établissement où l'on abat et/ou on prépare les animaux destinés à la consommation se trouve dans un quartier comorien, à savoir le quartier d'Abattoir.

Les Comoriens occupent aussi d'autres emplois de domestiques, de cuisiniers, de gardiens, d'employés de commerce, de plantons, de chauffeur....

Ils n'éprouvent pas du dégoût devant les petits métiers qui paraissent dégradants et méprisables. D'autres sont établis à leur propre compte. Ils sont boutiquiers, gargotiers, vendeurs de rue ou sur les marchés, chauffeurs de taxi, patron de boutres.

Les Comoriens ont trouvé une stratégie pour améliorer leurs conditions de vie au prix de lourdes privations. Ils constituent de petits groupes d'hommes (ou de femmes) qui conviennent de verser chacun (ou chacune) une somme fixe chaque mois. Le capital réuni étant versé à tour de rôle à l'un (ou de l'une) des épargnants. Cette institution porte en

⁷ A Majunga, le mot zanatany est souvent employé spécialement pour désigner les descendants des Comoriens nés et vivant à Madagascar, et en particulier les personnes nées des mariages mixtes malgacho-comorien.

⁸ Sur cette question, voir les travaux de M.Y. Tavoarimino. 1994 et 2001.

comorien le nom de Shokoa ("tontine"). Le bénéficiaire peut utiliser le capital pour acheter des tôles et d'autres matériaux de construction, et au bout de quelques années, il peut construire une maison dont certaines pièces sont réservées pour la location.

Cette place de choix dans le secteur économique majungais ne date pas de nos jours ; durant les années coloniales comme les années Tsiranana : les Comoriens représentaient plus de la moitié de la main d'œuvre à la FITIM (société des filatures et tissage de Madagascar). L'installation de la FITIM, qui était la seule usine de sacherie de Madagascar, entraînait la formation des cités ouvrières. Un peu plus tard, vers 1960, la FITIM avait aménagé une place pour la construction d'une mosquée, ce qui prouve encore plus que l'usine comptait beaucoup d'ouvriers comoriens.

Les Comoriens fournissaient une part importante de la main d'œuvre dans les grandes compagnies européennes en l'occurrence la marseillaise, la lyonnaise et l'Emyrne. Ces sociétés, qui possédaient des comptoirs dans certains endroits de Madagascar, se chargeaient de l'import-export principalement réorienté vers l'Europe et la France prioritairement.

Les Comoriens fournissaient également une main-d'œuvre importante dans la compagnie Barday (du nom de son propriétaire indien) qui était une usine d'huilerie et de savonnerie. Sa production était entièrement utilisée par la consommation locale. Ils travaillaient également dans les usines de rizerie (rizerie Costa, rizerie Djiva, rizerie Meraly, rizerie Barday, etc.)

Les Comoriens travaillaient aussi sans complexe pour le service de la voirie. Ils débouchaient les canaux d'évacuation d'eau, évacuaient les boues résiduelles et balayaient les rues de la ville de Majunga. L'assurance permanente de ces travaux qui s'effectuaient sous la surveillance d'un certain "Ahmed Ali", (un comorien exerçant la fonction d'inspecteur de la voirie).

Il convient de souligner que beaucoup de Malgache, à cause de leur traditions, n'acceptent pas facilement d'exercer des métiers qui peuvent provoquer des souillures (tiva) sous peine de ne plus recevoir la bénédiction des ancêtres.

Les besoins du port de Majunga ont entraîné la création d'une compagnie de batelage. Cette compagnie maritime de Majunga embauchait des Comoriens pour travailler comme étant des dockers. Les équipes de dockers comoriens constituaient presque la moitié de l'effectif. Le reste des employés était constitué par les Malgaches et les Arabes originaires du Yémen.

Arrivées comme immigrants pauvres, les Comoriens ont donc progressivement connu une certaine ascension économique. On peut penser que cette réussite économique a suscité des jalousies qui ont joué un rôle important dans le déclenchement de l'évènement de 1976.

Chapitre III : Les causes immédiates de la diaspora comorienne à Majunga

Les quatre îles qui constituaient les Comores, sont jetées comme un pont entre l'Afrique et Madagascar.

Cet archipel, que les géographes Arabes du Moyen-âge, tels Al-Massoud et Idris, dénommaient « Djazir Al-Kamar » (îles de la lune) inspirant le nom des Comores. Géographiquement, Madagascarest le pays le plus proche des Comores avec Zanzibar. La côte Nord-ouest malgache représente un choix privilégié, une localisation préférentielle des Comoriens. Puisque dans cette région, les Comoriens ont trouvé les éléments les plus favorables à leur installation.

Il convient de noter que cette diaspora des Comoriensfut d'abord facilitée par l'administration coloniale. Lorsque Madagascar accéda à son indépendance le 26 juin 1960, la France négocia un statut particulier pour les Comoriens auprès des autorités malgaches. Etat nationaux français, les Comoriens bénéficiaient à ce titre des privilèges des accords découlant de la signature d'une convention d'établissement définissant en principe leur entrée, leur circulation et leur installation libre à Madagascar.

III. 1. Causes géographiques des Comores et l'attraction de Majunga

L'exiguïté territoriale comorienne fait que la densité de la population reste élevé. Elle est de l'ordre de 358 habt/km² environ, et elle dépasse largement ce chiffre dans certaines zones rurales surtout à Anjouan. Le principal élément d'unité dans cette Afrique insulaire est d'abord agricole. L'agriculture est partout l'activité prépondérante, sinon exclusive. La population de Madagascar est aussi rurale à 72%, par contre celle des Comoresest de l'ordre de 65%.

Outre sa situation géographique de proximité par rapport à l'archipel, le climat de la bordure Nord-ouest malgache est presque identique à celui des Comores. Climat de type tropical rythmé par l'alternance de deux saisons : une saison chaude et humide (novembre à avril) et une saison fraîche et sèche (mai à octobre). La côte Nord-ouest malgache est également une région d'accueil et les Comoriens s'intègrent sans peine dans cette société de migrants.

III. 1. 1. La nécessité d'émigrer pour les Comoriens

III. 1. 1. 1. Une économie peu performante

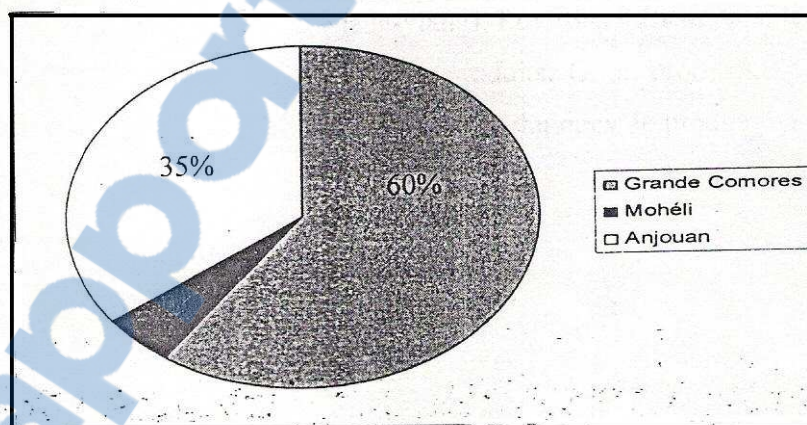
Si la culture vivrière couvre relativement les besoins alimentaires à Madagascar (malgré un certain déficit de riz de consommation depuis 1990), elle demeure très insuffisante aux îles Comores, en raison du surpeuplement et de la priorité donnée aux cultures industrielles. Les Comores doivent donc importer de grandes quantités de produits alimentaires, de Madagascar, d'Asie et d'Afrique orientale, notamment en riz et en zébus.

La contribution de l'agriculture à l'économie comorienne est significative en terme de formation du PIB, d'emplois, de satisfaction des besoins de base et de recettes d'exportations.

« Les écarts de prix des produits agricoles entre les îles sont de nature à favoriser les échanges et la spécialisation. Sans entrave au commerce, cette situation devrait être bénéficiaire aux consommateurs ». Le pays dispose d'une stratégie agricole opérationnelle.

On dénombre entre 40 000 et 50 000 exploitations agricoles inégalement réparties (voir figure suivant).

Figure n° 2 : Les exploitations agricoles en Union des Comores



Source : Ministère du plan et de l'aménagement du territoire. Moroni 2008.

La majeure partie de la population comorienne vit en milieu rural c'est-à-dire dépendent directement de la terre et de la pêche pour subvenir à leur besoins quotidiens. La croissance démographique ne fait que peser de plus en plus lourdement sur la densité de la population, qui, en 2008, s'élevait à 358 hab./km².

La situation est encore plus grave si l'on compte la densité par rapport à la surface agricole utile (terres cultivables, plus pâturages). Seulement 41,5% de la superficie totale des îles sont des terres cultivables. Ce qui donne une très forte densité de 947 hab./km² en terre arable.

Tableau n° 6 : Importance du secteur primaire dans la population active.

	Population	Population active	Population secteur 1 ^{er}
Grand-Comores	351 808	89 348	36 025
Anjouan	275 377	75 674	44 146
Mohéli	36 628	9 308	5 318
Total	663 813	174 331	85 488

Source : profil environnemental de l'Union des Comores.

Les principales cultures vivrières restent : le manioc, le maïs, la patate douce, la banane, les légumineuses et les noix de coco. Tandis que les principales cultures de rente sont : la vanille, les clous de girofle et l'ylang-ylang. L'élevage est, en quantité, très faible. De même, la pêche demeure toujours artisanale.

L'économie comorienne est très fragile. Elle est basée essentiellement sur les produits de rente (vanille, girofle, l'ylang-ylang). Environ 95% de la valeur des exportations nationales sont générées par ces trois produits. Or, la production de ces cultures fluctue d'une année à l'autre, en raison des techniques de production et des cours mondiaux.

Tableau n° 7 : Part respective des produits agricoles et non agricoles dans les exportations en millions de Fc et en %

	2004		2005		2006		2007		2008	
	Mfc	%	Mfc	%	Mfc	%	Mfc	%	Mfc	%
Total production agricole	38 971	41	42 029	41	44 511	41	54 047	41	53 758	41
Production non agricole	56 333	59	60752	59	64 340	59	77 776	59	77 359	59
Total	95304	100	102781	100	108851	100	131823	100	131117	100

Source : profil environnemental de l'Union des Comores.

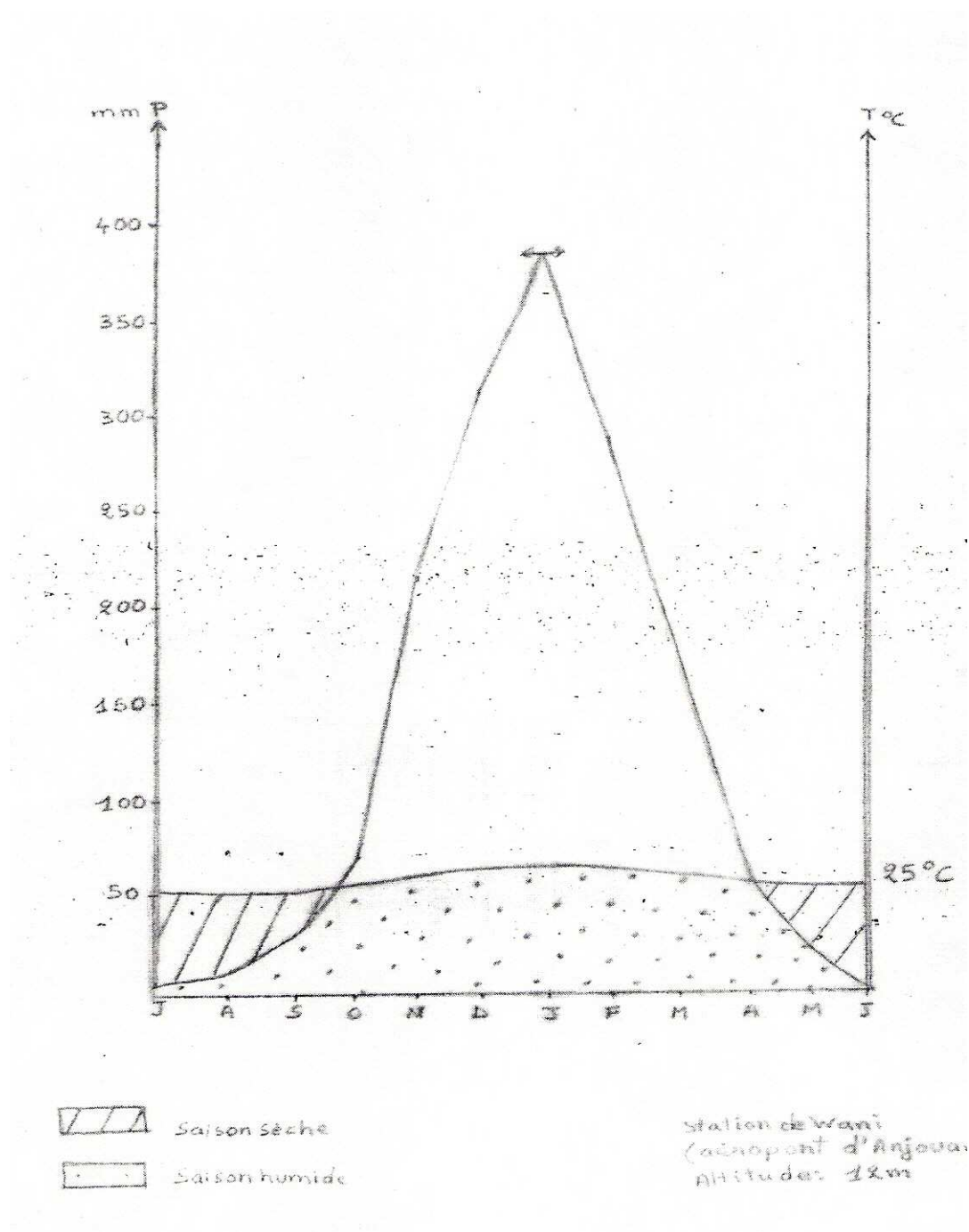
Bien que l'agriculture soit l'unique ressource économique du pays : plus de la moitié de produits alimentaires comoriens doit être importé. L'archipel ne survit que grâce à une aide internationale de plus en plus réticente et aux revenus d'une diaspora importante venant de la Réunion, de la France, de Madagascar et Mayotte.

III. 1. 1. 2. Le Nord-ouest malgache et les Comores : une seule région climatique

La proximité géographique a engendré de part et d'autre un climat presque semblable (voir graphique n°2). Madagascar et les Comores, se localisent sur la même zone climatique. Ils ont tous les deux un climat tropical humide ; caractérisée par deux grandes saisons : une saison chaude et humide (été austral) et une saison sèche et fraîche (hiver austral). Pour les Comores : le climat est sous influence océanique. Tandis que Madagascar, vu sa vaste continentalité ; plusieurs microclimats sont distingués :

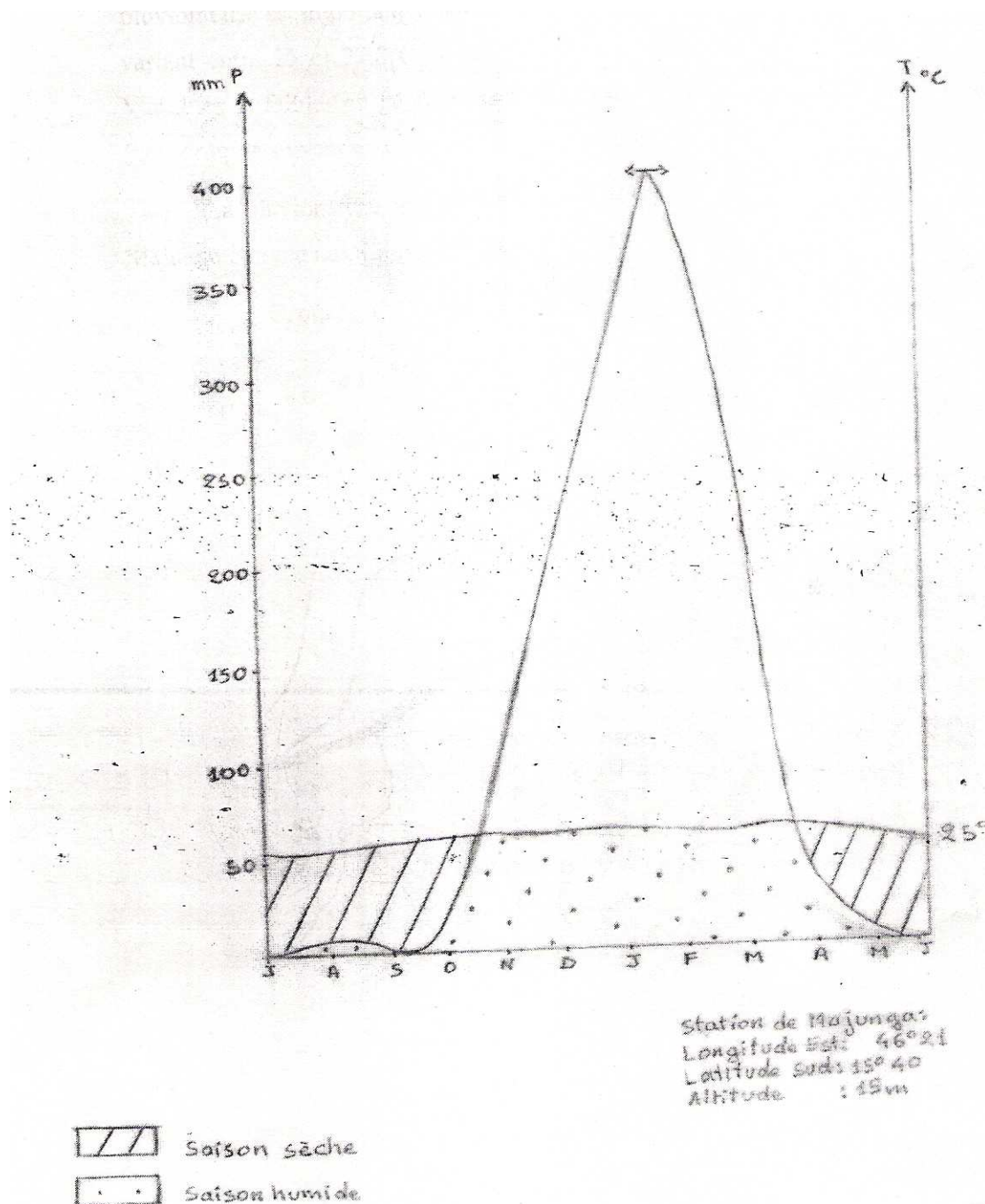
- Au Sud, le tropique de capricorne qui passe au niveau de la ville de Tuléar ; engendre sur cette région un climat sub-aride ;
- A l'Ouest, vu l'abondance pluviométrique, on rencontre un climat de type sub-équatorial ;
- Tandis qu'au centre (sur les hautes terres), le climat ressemble au type tempéré. L'influence du relief fait que la région connaît un climat tropical d'altitude ;
- C'est seulement dans le Nord-ouest malgache qu'on retrouve un climat tropical typique comme aux îles Comores.

Figure n° 3 :Diagramme ombothermique de Wani (A »roport d'Anjouan). Selon la formule de Gaussen $P=2T$.



Source : Géographie des Comores (p 60).

Figure n° 4 : Diagramme ombothermique de la station de Majunga en 1999 (selon la formule de Gaussen $P=2T$)

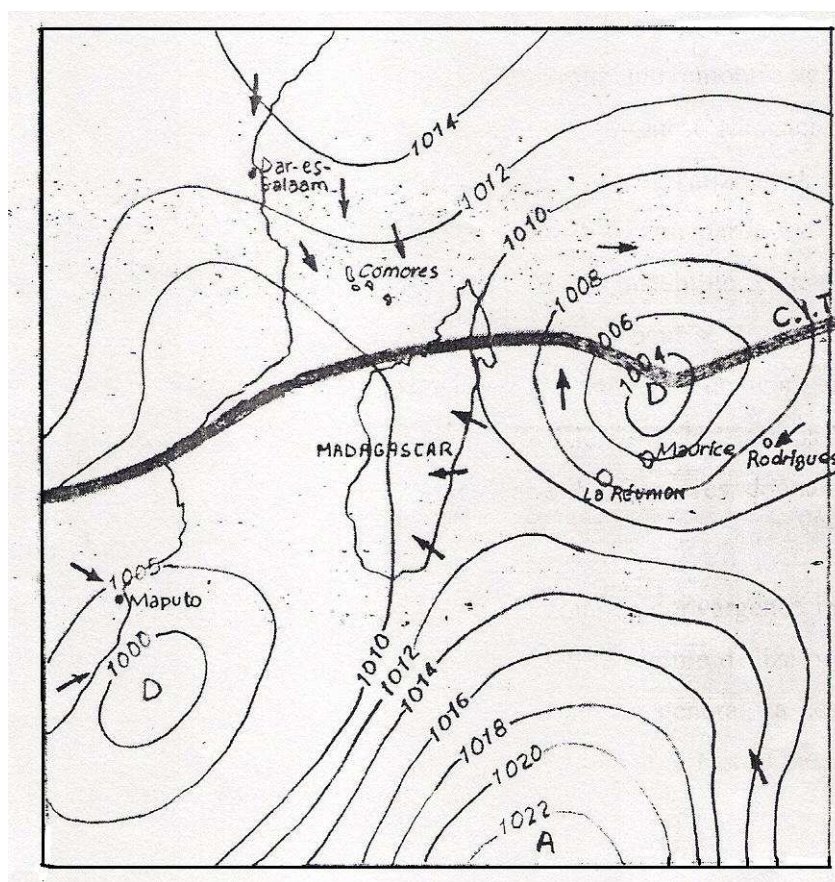


Source : Monographie du Boina

A Majunga comme aux Comores ; le climat est caractérisé par de grandes variations locales en relation avec l'exposition aux vents dominants et l'altitude.

Pendant l'été austral, de novembre à avril : la saison est chaude et humide. La pluviométrie est importante, avec deux maxima de décembre au mars. Les températures moyennes variant entre 25 et 27,8°C et des vents de mousson de secteur Nord, Nord-ouest sont variables et faibles en général mais plus fort en janvier et février, mois le plus chaud (voir croquis suivant). La pluviométrie moyenne est comprise entre 1500 et 3000 mm. Aussi bien à Majunga comme aux Comores.

Croquis n° 2 : Un exemple de type de temps de saison chaude.



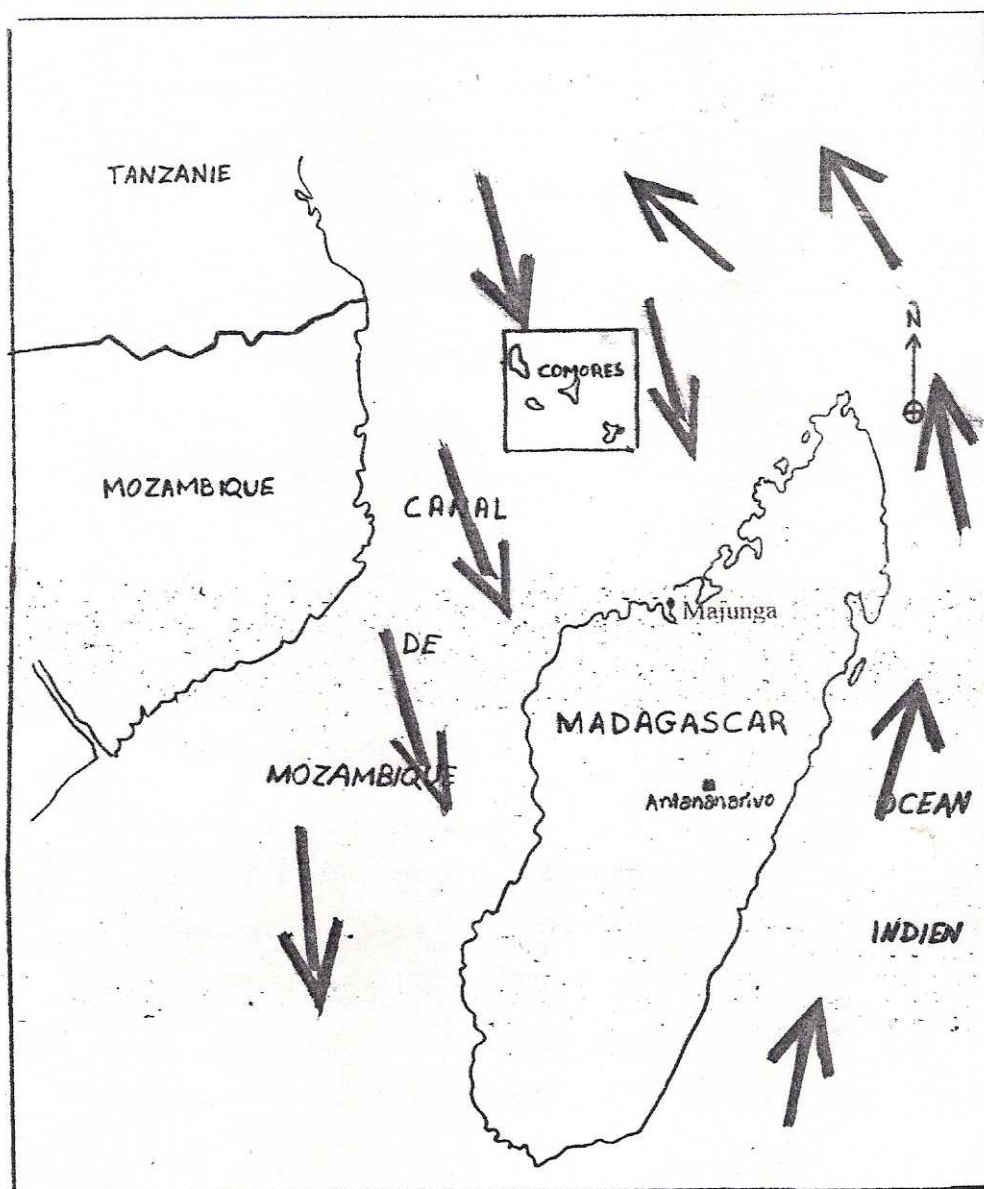
Source : Géographie des Comores (p 31).

Le CIT (zone de convergence intertropicale) est légèrement au Sud des Comores. L'archipel est exposé à la mousson, vent du Nord-ouest vers le Sud-est.

Le contact entre l'air tropical maritime indien et l'air équatorial est marqué par le front intertropical, appelé aussi « zone de convergence intertropicale », ou C.I.T. Durant l'hiver austral (de mai à octobre), la C.I.T se place au Nord, au-delà de l'équateur. Par contre, durant l'été austral (de novembre à avril), elle peut traverser les Comores, ou même se situer momentanément plus au Sud, créant un temps instable et pluvieux. C'est le long de la zone de convergence intertropicale que prennent naissance les dépressions intertropicales ou cyclones qui, se dirigeant d'Est en Ouest, peuvent atteindre en cette saison les Comores.

Pendant l'hiver austral, mai à octobre, on remarque une remontée vers le Nord de la zone de convergence intertropicale. Et tout, le Nord-ouest malgache ainsi que l'archipel des Comores sont sous l'influence de l'alizé.

Croquis n° 3 : Courants marins permanents du sud-ouest de l'Océan Indien



-  Courants marins chauds des Aiguilles
 Courants marins froids des Açores

Echelle : 0 300Km

DEUXIEME PARTIE :

**COMPORTEMENT SOCIO-ECONOMIQUE DE MERINA ET LEUR MODE
D'INTEGRATION A MAJUNGA.**

Chapitre IV : Les migrants Merina dans la société majungaise : une intégration facile

Cette deuxième partie de notre étude se penchera sur l'analyse des comportements sociaux des migrants merina à Majunga. Il est question de savoir, leur mode d'intégration dans la ville, leur organisation interne mais surtout les relations qu'ils entretiennent avec les autochtones et vis-à-vis des autres migrants. Ensuite nous essaierons de décrire les relations que les migrants merina ont avec leur région d'origine.

IV. 1. Intégration et organisations sociales des migrants merina

Majunga est une ville où convergent beaucoup des groupes ethniques d'origines diverses et de comportement différents. Il n'est donc pas toujours évident de s'y intégrer facilement. Néanmoins, l'intégration dépend aussi de l'accueil des autochtones. A Majunga, ces derniers sont accueillants, et la plupart des migrants cohabitent en paix. C'est pourquoi beaucoup de migrants merina ont affirmé que leur intégration dans la société s'est faite facilement.

IV. 1. 1. Accueil plutôt bon des autochtones Sakalava et cohabitation pacifique avec les autres migrants

Tableau n° 8 : Relations des migrants merina avec les autochtones Tsimihety et Sakalava

Nature des relations	Pourcentage par Fokontany		
	Mangarivotra	Manjarisoa	Antanimalandy
Bonnes	75	76	87
Mauvaises	14	8	3
Inexistantes	11	16	10
Total	100	100	100

Source : enquête personnelle septembre-novembre 2010.

Tableau n° 9 : Relations des migrants merina avec les autres groupes ethniques

Nature des relations	Pourcentage par Fokontany		
	Mangarivotra	Manjarisoa	Antanimalandy
Bonnes	86	84	90
Mauvaises	5	0	0
Inexistantes	9	16	10
Total	100	100	100

Source : enquête personnelle septembre-novembre 2010.

A première vue, nous pouvons dire que les relations sont généralement bonnes, car dans les deux cas la plupart des migrants l'affirment. Toutefois nous avons noté quelques nuances. De ce fait, afin de pouvoir mieux expliquer il nous a paru préférable de commenter séparément les deux tableaux.

Dans le tableau n°8, nous pouvons apercevoir que 79 individus en moyenne des Merina s'entendent à merveille avec les autochtones et 9 seulement l'ont nié, tandis que 12 ont déclaré que les relations sont pratiquement inexistantes. Mais les réponses de migrants au niveau des Fokontany diffèrent sur certains points. Car 14 d'entre eux, sur l'ensemble enquêté, ont quandmême déclaré que les relations sont mauvaises, entre eux et les autochtones, à Mangarivotra. Contre 3 seulement à Antanimalandy.

Le fait est que les Tsimihety sont nombreux à Mangarivotra. De ce fait, les Merina côtoient nombreux d'entre eux et connaissent leurs comportement et les jugements de ceux-ci à leur égard. Et selon toujours nos enquêtes, il y a quelques Tsimihety qui cachent leurs ressentiments mais d'autres pas. Cela crée d'ambiances malsaines voire d'hypocrisie et de rancœurs au sein de la société qui aboutissent quelquefois à des mésententes.

Il faut noter que par rapport aux Sakalava, les Tsimihety sont plutôt hostiles aux migrants, notamment aux merina. Nombre d'entre eux ont des préjugés. Démentis par ces derniers, comme quoi ils sont des « arrivistes », vu l'importance de leur effectif dans la ville et des diverses fonctions qu'ils y détiennent. C'est la raison que certains enquêtés, surtout ceux des anciens ont évoqué qu'il est plus facile de vivre avec les Sakalava qu'avec les Tsimihety. C'est ainsi qu'à Antanimalandy, où habitent beaucoup de nouveaux migrants ignorent encore cette réalité, quelques personnes parlent de mauvaises relations sociales.

D'autres confirment l'idée selon laquelle les relations sont inexistantes. La plupart ont expliqué le fait qu'ils ne sont pas en conflit mais que chaque famille vit à sa manière et que les relations quotidiennes se limitent par de simples salutations. Dans d'autres cas cette situation est due à la présence des clôtures des habitations qui empêchent souvent les relations ou les côtoiements. Mais certaines mères de familles enquêtées n'ont pas hésité de nous dévoiler qu'elles ont pris leur distance vis-à-vis des femmes autochtones à cause des comportements quotidiens de celles-ci. Elles les jugent d'être bavardes et intrigantes. Si bien que leurs relations se sont détériorées. Ces mêmes arguments ont été aussi évoqués par ceux qui ont parlé de l'inexistence de relation entre eux et les autres migrants.

Généralement, il n'existe pas de problèmes graves entre les migrants à Majunga. Nous pouvons même dire que la ville constitue un exemple de l'unité nationale car la majorité de sa population proviennent de diverses origines et y cohabitent de façon pacifique. Et ce, malgré les différents comportements de chaque groupe.

Faisant partie du lot de la vie en société, des désaccords existent certes, mais les querelles s'y obtiennent facilement avec le temps et elles ne rendent pas les relations plus graves. Ce qui a été attesté par beaucoup d'enquêtes. Plus de 85% des Merina ont évoqué sans hésitation leurs bonnes ententes entre eux et les migrants. Ce taux atteint 90% à Antanimandry, fokontany de migrants par excellence. Dans la ville, seuls 2% témoignent des relations négatives, pourcentage nul à Manjarisoa et à Antanimandry. 11% ont été neutre en qualifiant les relations d'inexistantes mais non pas pour tant conflictuelles comme nous venons de le décrire précédemment.

Outre les entraides dans la vie quotidienne, les bonnes ententes se reflètent dans la société par des mariages mixtes : entre les merina et les autochtones ou les merina et les autres groupes migrants. Toutefois, ces derniers cas sont plus fréquents, notamment entre Merina et les Betsileo allant jusqu'à un pourcentage de 60%. Le reste continue les mariages avec les autres groupes dont les autochtones. Cette situation résulte du fait que les deux groupes sont issus des hautes terres centrales et que leur us et coutumes se ressemblent plus. Mais pour ce qui est les autochtones, c'est plutôt avec les Tsimihety que les migrants se font, le Sakalava étant plutôt conservateurs ne se marient que très rarement avec d'autres groupes.

En somme, beaucoup de Merina ont affirmé qu'il leur a facilité de s'intégrer dans la société majungaise malgré la diversité de la population. Et ce, grâce à l'accueil généralement chaleureux des autochtones. Néanmoins, il importe de dire qu'ils sont plus en bon terme avec

les autres groupes de migrants plutôt qu'avec les autochtones Tsimihety. En revanche, les Merina s'entendent à merveille entre eux, ils vivent dans la convivialité à Majunga.

IV.1.2.Relations conviviales des migrants merina entre eux

Le tableau suivant nous consigne que les relations des Merina entre eux sont les plus positives. Au total, 89% d'enquêtés ont avoué qu'ils n'ont aucun problème. Seulement 11% ont affirmé le contraire, le taux est même nul à Antanimandry. Et généralement les pourcentages au sein de chacun des Fokontany avoisinent les moyennes de la ville.

Tableau n° 10 : Relations des migrants merina entre eux.

Nature des relations	Pourcentage par Fokontany		
	Mangarivotra	Manjarisoa	Antanimandry
Bonnes	89	84	93
Mauvaises	2	2	0
Inexistantes	9	14	7
Total	100	100	100

Source : enquête personnelle septembre-novembre 2010.

A part les salutations, et les entraides dans la vie quotidienne entre voisins, les bonnes relations se manifestent également par les mariages entre les migrants merina. 70% des ménages enquêtés sont constitués par des couples merina. Signalons que peu des Merina rentrent chez eux pour se chercher une épouse. Et en gardant la façon de parler entre eux, ils renforcent leur solidarité, vivent dans la convivialité et se sentent chez eux.

Et, d'après les 10% qui ont parlé de l'inexistence de relations, il ne s'agit pas de conflits mais de simples indifférences. A Manjarisoa leur taux atteignant 14% dépasse la moyenne de la ville. Il en est de même pour les autres cas, parce que la plupart des habitations sont clôturées, si bien que, chaque famille vit de ses propres moyens. A Mangarivotra, il y a le fait que les familles riches ne côtoient pas trop les pauvres selon les enquêtes. Mais notons que ces derniers n'ont pas sous-entendu des sentiments de discrimination.

Par ailleurs, la principale source de mésentente la plus répétée, dans les trois Fokontany, c'est la jalousie qui engendre souvent des mauvaises répercussions sur les relations. Mais à Manjarisoa, les personnes enquêtées nous ont donné l'impression qu'il

existe une certaine concurrence également entre les habitants du Fokontany et les Merina. Dans d'autres cas, ce sont des petites disputes qui dégènèrent. Ceux qui, signalons, n'a été évoqué que par peu de migrants.

Pour conclure, il faut dire que les Merina sont, de nature, solidaires. Même étant en migration, ils essayent toujours de s'entraider en cas de besoin. Et c'est, en partie, dans ce but aussi que ZAFINIARIVO a été créée (une association aux finalités sociales très connue à Majunga). Mais elle a également été fondée pour manifester leur puissance dans la ville.

IV. 1. 3. ZAFINIARIVO : une association ethnique puissante à Majunga

Comme les autres groupes ethniques migrants à Majunga, les Merina ont créé diverses associations ethniques aux finalités sociales.

Tout d'abord, il y a celle à l'échelle régionale dont les membres sont plutôt restreints entre : MAFAMI⁹, regroupant ceux issus de la région d'Analamanga, Fivea ou (Fikambanan'nyTerakaVakinankaratra), comme son nom l'indique celle-ci regroupe les originaires de la région de Vakinankaratra. Celle d'Itasy et de Bongolava y existent, mais moins connues dans la ville avec un effectif réduit. Il y a aussi d'autres affiliations encore plus restreintes qui ne concerne que des migrants venant d'une seule ville voire d'un village comme par exemple le Fivea ou (Fikambana'nyTerakaAmbohimamory). Mais ce qui différencie les originaires de Tananarive des autres, c'est l'existence d'associations familiales qui ressemblent les descendants d'une seule famille uniquement. Elles sont aussi légales et sont dans la majorité siégés dans le milieu d'origine, à Tananarive. ZAFINIARIVO constitue « l'association mère » de tous ces divers groupements.

ZAFINIARIVO se traduit littéralement comme « les descendants de Tananarive ». A l'instar de toutes les associations ethniques existantes dans la ville, cette dernière figure parmi les plus puissantes compte tenu de l'effectif et surtout des classes sociales des adhérents, mais aussi du coût des cotisations annuelles que les membres payent sans parler des aides que l'association leur apporte.

Créée vers 1980 et reconnue officiellement en 1983, ZAFINIARIVO constitue un cercle de retrouvaille des Merina. L'adhésion se fait généralement par famille. L'effectif des

⁹ Il y en existe deux sortes, une autre nommée MAFAMI (MpianatraAmbaratonga, Ambeny, Faritra, Antananarivo, Miray) une association pour les étudiants universitaires uniquement et aussi celle qui regroupe tous les ressortissants de la région d'Analamanga dit « MAFAMI FEDERAL »

adhérents n'a cessé de s'accroître, car si en 2002, les membres comptaient environ 1 000 familles. Soit près de 5 000 personnes. Actuellement ils sont près de 1 150 familles d'après le président. Cette augmentation n'est rien de surprenant dû à l'arrivée continue des ressortissants du groupe dans la ville.

Etant une association à vocation sociale, elle a pour objectif principal d'aider ses membres sur tous les plans : économique, culturel et surtout social. D'après la majorité d'enquêtés, les aides concernent la prise en charge du frais de confection des cercueils en cas de décès. L'association s'occupe également de l'acheminement du corps des défunts dans la région d'origine, en louant une voiture pour cette triste occasion. Les frais de transport des quelques membres de la famille du défunt sont également pris en charge.

Par ailleurs, beaucoup d'enquêtés ont avoué que c'est grâce à ZAFINIARIVO qu'ils ont pu trouver la maison qu'ils ont louées, car les membres qui en possèdent avisent l'association afin d'aider les autres membres enquêtés de logement, notamment les nouveaux venus. Signalons que plus de 50% de propriétaires des maisons louées sont des natifs de Tananarive. Certains ont révélé que l'association les a aidés à trouver du travail. Cela a été confirmé par le président qui a expliqué que des membres possédant de petites entreprises ou société n'hésitent pas à embaucher d'autres en chômage. Et en cas de besoin les membres peuvent emprunter de l'argent à l'association dont le montant et le délai de remboursement sont fixés par elle-même. Tout ceci implique que l'entraide est primordiale entre les originaires de la capitale vivant à Majunga.

En outre, les membres de ZAFINIARIVO se réunissent régulièrement au moins une fois par trimestre. Des festivités sont organisées à l'occasion, de la fête nationale ou du nouvel an, une aubaine pour se connaître, se rencontre, se divertir et de se donner des nouvelles, et consolider leur solidarité.

Chaque famille paye 5000 à 10 000 Ar par an pour renforcer les fonds nécessaires de la caisse de l'association contre environ 2000 Ar pour les d'autres associations ethniques comme la FITETAMA (Fikambana'nyterakatatsimoAntsinanaeto Mahajanga). De plus, de personnalités importantes, de hauts responsables étant membre, l'association reçoit souvent des dons en espèce ou en nature en fonction des manifestations ou des festivités organisées. Aussi ZAFINIARIVO peut fournir d'onéreuses à ses membres, effectuer diverse œuvre social tels que l'octroi de dons aux victimes de cataclysmes.

Enfin, même si cela est rarement évoqué, il convient de dire que cette association a un rôle politique. Son influence est telle que le candidat qu'elle soutient à quelque élection, locale, régionale ou nationale possède un grand atout qu'ils peuvent en profiter. Tout ceci explique la puissance de cette association à Majunga. Malgré tout, elle est plutôt témoignée par les migrants.

Tableau n° 11 : Pourcentage des enquêtés adhérents les associations ethniques

Association ethnique	Pourcentage par Fokontany		
	Mangarivotra	Manjarisoa	Antanimalandy
Oui	37	34	40
Non	63	66	60
Total	100	100	100

Source : enquête personnelle septembre-novembre 2010.

Ainsi le Fonkontany abrite des Merina aisés qui ont la possibilité de faire de fréquents déploiements. A Manjarisoa et Antanimalandy les taux sont légèrement faibles avec respectivement 50 et 52%. 21 et 31% de migrants seulement rendent visite à leur terre d'origine, toujours dans ces deux derniers Fonkontany.

Dans les deux cas la raison des visites est la même : l'importance de la famille, de la ville ou du village de provenance. Parce que selon les enquêtés, il s'agit, de leur source, de leur racine qu'il ne faut ni oublier ni de délaisser même étant en migration. Et leur habituel retour renforce ces liens familiaux.

Par ailleurs, 20% d'enquêtés ont avoué qu'ils n'ont jamais rendu visite à leur ville ou village de provenance ou bien qu'ils ont cessé de faire. C'est à Manjarisoa qu'ils sont remarquables, où leur taux dépasse manifestement la moyenne de la ville faisant 37% suivi par Antanimalandy avec 19%. Par contre ils ne font que 14% à Mangarivotra.

A Antanimalandy nombreux sont les nouveaux migrants qui viennent de s'installer à Majunga et qui ne sont pas encore retournés chez eux depuis leur arrivée. Mais certains d'entre eux ont dit qu'ils comptent rendre visite à leur famille une fois qu'ils seraient stables. Les pauvres, veulent le faire mais ne disposent pas d'argent pour les frais de transport. Quant à ceux qui n'y vont plus dont principalement les « valovontaka » et les migrants définitifs, leur motif c'est qu'ils ont longtemps vécu dans la ville. Parmi eux, ceux qui ont coupé

contact avec le reste de leurs familles. D'autres ont carrément affirmé qu'ils n'ont plus de familles à Tananarive.

Photo n° 2 :des Merina à Manjarisoa



Pour tout dire, qu'ils soient de migrants temporaires ou définitifs, nombreux Merina se rendent fréquemment dans leur région d'origine pour stabiliser les liens familiaux. Pour ceux qui ne peuvent pas le faire par manque de possibilité, la sauvegarde des coutumes ancestrales est aussi une autre manière de garder son identité et de se sentir proche des leurs.

IV. 1. 4. Sauvegarde et pratique enthousiaste des coutumes ancestrales

A Madagascar, chaque groupe ethnique possède ses propres us et coutumes. En effet, beaucoup de groupes en migration, tel que les Merina, essaient de les sauvegarder car cela les différencie des autres et représente leurs identités culturelles. Certaines coutumes ancestrales sont pratiquées par plusieurs entités ethniques à la fois, comme la circoncision.

Outre les diverses traditions telle que : la façon de parler, de s'habiller permettant de reconnaître les Merina par rapport aux autres migrants, l'exhumation constitue une des mœurs les plus pratiquées par le groupe.

Selon beaucoup d'enquêtes, ils s'efforcent de faire des épargnes pour l'occasion. Parce que pour certains, notamment pour les migrants semi-définitifs, c'est une chance pour retourner en milieu d'origine et retrouver les membres de leur famille. Elle reflète également la solidarité familiale mais surtout le respect de la tradition ancestrale qui est important pour la majorité des Malgaches. Pour quelques-uns, cela n'est devenu qu'une simple habitude qu'il faut suivre.

Notons que le fait d'être enterré en tombeau familial est important pour beaucoup de Malgaches. Aussi, si un membre d'une famille est décédé et/ou enterré à "l'extérieur" il faut le "déterrér" et le "ramener" après quelques années, dans son milieu d'origine ou plus précisément au « tanindrazana » traduit littéralement « terre des ancêtres » pour être enterré de nouveau au tombeau familial ou « fasan-drazana », plus tard après trois (3) ans du décès. En effet, l'exhumation consiste à déterrér un cadavre et à l'emporter en milieu d'origine et/ou on l'enterre de nouveau dans le « fasan-drazana ».

Une fête grandiose nécessitant des dépenses financières énormes est organisée. Beaucoup de monde sont convié, à honorer cette cérémonie. Cela constitue un des arguments avancés par les 36% de migrants qui ont délaissé cette tradition. Selon eux ce ne sont que des dépenses insensées sinon inutiles. D'autres pensent que c'est un gaspillage de temps et il y a aussi ceux qui ont expliqué qu'en étant chrétiens, ils ne préservent plus les traditions ancestrales. A Manjarisoa, où l'on rencontre le plus de « valovontaka », 57% de migrants, effectif le plus élevé, ont avoué ne plus pratiquer la plupart des coutumes ancestrales.

Tableau n° 12 : Pourcentage des migrants voulant grader leurs coutumes ancestrales.

Coutume ancestrale	Pourcentage par Fokontany		
	Mangarivotra	Manjarisoa	Antanimalandy
Oui	58	57	57
Non	32	43	43
Total	100	100	100

Source : enquête personnelle septembre-novembre 2010.

En tout cas, il est vrai que les coutumes, telle que l'exhumation relie les migrants à leur région d'origine, surtout pour ceux qui n'ont pas les moyens d'effectuer de fréquentes visites.

IV. 1. 5. Possession de terrain ou maison en milieu d'origine

En nous renseignant sur l'appropriation foncière des migrants, nous avons découvert que 13% d'entre eux en possédant dans leur ville ou village d'origine. Les plus nombreux sont à Mangarivotra avec 21%. 10 et 7% ont été respectivement recensés à Manjarisoa et Antanimalandy.

Toutes catégories sociales possèdent des biens immobiliers en terre d'origine, les aisés comme les pauvres, les migrants temporaires comme ceux définitifs. Trois principales raisons les motive à faire cela, selon leur témoignage.

D'une part, la satisfaction d'avoir accompli une grande responsabilité en terre d'origine. Car signalons que pour tous les Malgache construisent une maison en terre des ancêtres ou « tanindrazan » est en quelque sorte une obligation. Et c'est un « honneur » si une famille, notamment en migration réalise cela. D'autre part, la maison peut servir aux parents ou aux grands parents mais aussi d'hébergement lors de leur passage. Pour certains, c'est à louer, pour contribuer à l'épargne. Enfin, construire ou acheter une maison en milieu d'origine est une préparation pour leurs vieux jours. Car bon nombre de migrants, même les migrants définitifs, retournent chez eux après leur retraite.

Tous ces arguments ne font que confirmer l'importance que donnent les Merina à leur région d'origine avec laquelle ils ont une relation inébranlable même s'ils sont en terre étrangère. Même pour ceux qui n'ont pas encore acquis un terrain à bâtir, leur souhait est le même : construire à l'avenir une maison dans leur terre d'origine. Beaucoup de migrants espèrent un jour réaliser ce rêve. Les pauvres eux aussi s'efforcent de louer de petites maisons) à bas prix et sans confort à Majunga afin d'atteindre cet objectif avec le peu d'argent qu'ils gagnent.

Bref, les migrants merina se sont facilement intégrés à Majunga, ils y entretiennent de bonnes relations sociales et gardent contact avec leur région d'origine. Cependant, comme d'autres migrants, ils y rencontrent des problèmes de logements et d'emploi, cela est à l'origine des inégalités qui existent entre eux. Les Merina aisés se retrouvent à Mangarivotra, ceux de la catégorie moyenne à Manjarisoa et les pauvres à Antanimalandy.

Chapitre V : Problèmes de logements et de chômage : source d'inégalités sociales des Merina à Majunga.

Pour une zone d'accueil, où les migrations tiennent une part importante dans l'essor démographique, les infrastructures sociales et l'emploi constituent des problèmes majeurs encore loin d'être maîtrisés, notamment dans les pays sous-développés comme Madagascar. Dans notre lieu d'étude, l'intensification des équipements de base et la création d'emploi n'arrivent pas à suivre l'accroissement démographique. Beaucoup de gens n'ont pas accès à des logements décents, exercent des activités peu rémunératrices ou sont en chômage. Il en résulte l'écart entre le niveau de vie de la population dont des Merina.

V. 1. Réponses des migrants Merina aux problèmes de logements et d'équipement sociaux

A cause de la défaillance des infrastructures sociales de base. Les logements et des réseaux d'assainissement, des Merina payent des loyers élevés, font la co-location et souvent font des constructions illicites. Les privilégiés héritent ou achètent des terrains et construisent d'une manière légale.

V. 1. 1. Résignation aux loyers élevés à Mangarivotra et à Manjarisoa

L'insuffisance de logements est la cause de l'augmentation incessante du coût de loyers. Pourtant, 50% des familles merina sont des locataires et doivent faire à cela. Seules 8% sont logées.

A Majunga, quatre principaux facteurs déterminent le coût du loyer, en général : il situation de la maison en question, la fonction du quartier où elle se trouve, les matériaux avec lesquelles elle est construite et le nombre de pièces qu'elles contiennent la moins chère est celle éloignée d'une route principale, localisée dans un quartier défavorisé, construite en matériaux de récupération ou en « satrana », ne contenant qu'une seule pièce. Mais notons qu'il existe toujours de différences entre les quartiers populaires et ceux des privilégiés.

A Mangarivotra, par exemple.....nous montre une maison en tôle, difficile d'accès, mais située plutôt en hauteur. Chacune des trois pièces est louée à 125 000fmg par trois familles merina. Pourtant à Antanimandry une habitation de ce genre ne se loue qu'à 75 000fmg en moyenne. Pareillement, le coût moyen de loyers d'une maison en dur dotée au moins de deux pièces varie entre 300 000 et 1500 000Fmg à Mangarivotra et à Manjarisoa,

ce qui est légèrement moins cher à Antanimalandy. Les deux Fokontany se localisant en ville et beaucoup de bureaux privés ou administratif y étant siégé, notamment à Mangarivotra. Aussi, les migrants merina se résignent aux loyers élevés non seulement parce qu'ils n'ont pas le choix mais également pour habiter en ville et s'approcher de leur milieu de travail. Les 46 et 51% concernés sont, en effet, des fonctionnaires et des employés privés.

Par ailleurs, les locataires merina qui ont préféré Mangarivotra et Manjarisoa, malgré la charté des loyers, ont cherché des habitations en dur ou en briques¹⁰ plus saines qui y sont nombreux contrairement à Antanimalandy à cause de son aspect plutôt rural. De plus, situés en hauteur ces deux Fokontany sont plus appropriés, calmes répondent aux exigences des cadres et des familles aisés. Certains osent y louer des maisons à 200 000fmg particulièrement à Mangarivotra, même si pour d'autres c'est la société qui s'en charge. Les hauts fonctionnaires sont quant à eux logés dans des cités résidentielles. Ils font 11% à Mangarivotra et 10% à Manjarisoa.

Toutefois, malgré cette situation plutôt difficile à vivre, des trois Fokontany c'est à Mangarivotra que l'on rencontre le plus de tananariviens. La situation est quasiment la même à Manjarisoa, où les Merina se trouvent également au premier rang de la distribution ethnique.

A Antanimalandy, le loger est plus abordable, c'est pourquoi on y a recensé 53% de locataires merina dont ceux qui se sont regroupés pour louer ensemble afin de minimiser leur dépense en logement.

Tableau n° 13 : Situation logistique des migrants merina à Majunga.

Situation des migrants	Pourcentage par Fokontany		
	Mangarivotra	Manjarisoa	Antanimalandy
Locataires	46	51	53
Propriétaires	43	39	44
Loyés	11	10	3
Total	100	100	100

Source : enquête personnelle septembre-novembre 2010.

¹⁰ Très peu d'habitation sont construite en tôle à Tananarive.

V. 1. 2. Location collective des natifs de Vakinankaratra

A Majunga il y a des jeunes migrants temporaires ayant entre 15 à 25 ans, issus notamment de la région Vakinankaratra qui louent ensemble une maison. Dans la majorité des cas, ils débarquent ensemble dans la ville et souvent célibataires.

Il s'agit de 5 à 10 personnes appartenant généralement à couche sociale plutôt pauvre. Ils sont surtout rencontrés dans les bas quartiers populaires. Des trois Fokontany enquêtés, c'est à Antanimalandy que nous en avons recensé le maximum. Selon leur explication, ils exercent en général les mêmes activités : des commerçants ambulants de boissons chaudes, de sirops, des petits bricoleurs, des réparateurs de maritimes, de parapluies et rarement des tireurs de pousse-pousse. Ils cotisent et font un tour de rôle pour la préparation du dîner. La durée du travail commence vers 5h du matin et ne se termine que le soir. Quant aux loyers, ils s'organisent afin que chaque locataire paye en fonction de ses possibilités.

Différentes raisons ont motivé cette décision de louer collectivement une maison dont la principale cause est de satisfaire leurs dépenses et épargner une petite somme. Car étant des migrants temporaires ils ne veulent pas investir beaucoup d'argent pour les logements. C'est une façon de pouvoir économiser le maximum de bénéfice afin d'accélérer le retour. C'est ainsi que certains d'entre eux arrivent à construire une maison dans leur région d'origine, malgré la faible rentabilité de leurs activités. Cette organisation aide également les nouveaux venus enquête de maisons louées à bas prix. Bref, il s'agit d'une preuve de la solidarité et d'entraide entre les jeunes migrants face à la cherté du coût des loyers.

Par ailleurs, en réponse toujours aux problèmes de logements, certains migrants merina construisent illicitement.

V. 1. 3. Des constructions illicites et dépourvues de confort à Antanimalandy

Nombreux sont les constructions illicites à Majunga. Des migrants merina en font comme beaucoup de gens. Il s'agit souvent d'habitations illégales, construites sans autorisations dont le site ou l'emplacement laisse à désirer : sur le flanc des collines, sur les plages, sur les mangroves mal remblayés ou autres endroits dangereux facilement inondables.

On en trouve dans tous les Fokontany notamment à Antanimalandy. A Mangarivotra et Antanimalandy, elles constituent généralement des remplissages d'interstices à cause de la saturation de ceux-ci. Ce sont surtout des Merina à faible niveau de vie qui sont concernés.

En général leurs « soit disant maisons » sont construites en matériaux de récupération, en bois, mais surtout en terre. De plus, elles ne contiennent que deux pièces au maximum et font partie de celles mal équipées sans eau potable (32%) ni électricité 11%). Le manque d'hygiène fait partie du lot quotidien des occupants, les toilettes se trouvent à l'extérieur de la maison et en très mauvais état. L'accès est souvent difficile. Il pose des problèmes de déplacement notamment en saison pluvieuse.

Ils sont de ce fait mal logés, vivant dans des habitations peu confortables et irrégulières voire précaires au risque d'être déguerpis d'un moment à l'autre afin d'échapper à la cherté de loyers à Majunga. N'ayant recours qu'aux équipements communautaires pour pallier ce manque de confort, nombre d'entre eux rencontrent de difficultés, parce que ces équipements sont insuffisants dans la ville notamment dans les quartiers populaires et périphériques. A Antanimandry, par exemple, dans les secteurs II, VI et VII encore peu peuplés, les bornes fontaines et les bassins lavoirs sont rares voire inexistants. Beaucoup d'habitants de ces secteurs doivent parcourir de longues distances pour aller puiser de l'eau potable.

Ce qui importe à ces occupants illicites c'est d'avoir le statut de « propriétaire » et de ne pas être contraints à payer le loyer à chaque fin du mois. Signalons que cette situation d'illégalité gonfle le pourcentage des migrants propriétaires de leur habitation. Mais il faut dire que ce ne sont pas tous les Merina qui sont irréguliers, beaucoup d'entre eux ont acquis légalement des terrains et ont construit, non seulement pour fuir la hausse incessante du prix des loyers mais aussi dans le but d'investir.

V. 1. 4. Autres alternatives : héritage et achat d'immobiliers

Outre ceux qui n'hésitent pas à payer les loyers coûteux, il y a parmi les Merina ceux qui héritent les maisons de leurs parents qui malgré leur état délabré et leur vétusté servent toujours de demeure, tout simplement, pour éviter la location. Les migrants définitifs et les « Valovontaka » sont les plus concernés. Nous en avons recensé dans tous les Fokontany notamment à Majunga et Mangarivotra des Fokontany assez anciennement peuplés.

Pour d'autres, l'achat de terrain et la construction, que ce soit légal ou illégal, étaient incontournables face aux problèmes de logements.

Afin d'avoir une idée sur l'appartenance ethnique d'acquéreurs de terrain à Majunga, nous sommes allés nous renseigner auprès du service des domaines. Les explications du responsable étaient claires malgré l'inexistence des preuves statistiques, nombreux sont les migrants merina qui achètent des terrains dans la ville. Les résultats de nos enquêtes le prouvent d'ailleurs : 42% de enquêtés habitent leur propre maison, soit respectivement 43% à Mangarivotra, 39% à Manjarisoa. Et le pourcentage est légèrement en hausse, 44% à Antanimalandy résulte du fait qu'il s'agit d'un Fokontany périphérique où le prix des terrains est encore abordable, sans oublier l'importance en nombre des occupants illégaux.

Par ailleurs, 55% des maisons louées appartiennent aux Merina, notamment des migrants définitifs. Les Betsileo les suivent de loin avec 16% et de plus encore les autochtones Tsimihety et les Sakalava qui ne possèdent respectivement que 14 et 3% seulement des habitations louées.

Tableau n° 14 : Appartenance ethnique des propriétaires des habitations louées.

Appartenance ethnique de propriétaires	Pourcentage par Fokontany		
	Mangarivotra	Manjarisoa	Antanimalandy
Merina	59	67	41
Betsileo	22	3	24
Tsimihety	10	20	13
Antesaka	5	5	22
Sakalava	2	5	0
Antandroy	2	0	0
Total	100	100	100

Source : enquête personnelle septembre-novembre 2010.

Nous avons enconclure que comme toute la population majungaise, les Merina ne sont pas épargnés des problèmes de logements et utilisent tous les moyens pour éviter les loyers élevés. Certains construisent illicitement, d'autres s'achètent des terrains et bâtissent.

Mais les Merina ont aussi une place non négligeable dans l'appropriation foncière à Majunga. Car de tous les migrants, ils font parties des opérateurs en immobilier étant nombreux à faire louer des maisons. Ils pallient de ce fait, même en partie, l'insuffisance de logements dans la capitale Sakalava.

Cependant, outre logements, le chômage fait partie des sérieux problèmes auxquels sont confrontés les migrants merina à Majunga. Ce qui fait que beaucoup d'entre eux se ruent vers le commerce, légal ou illégal, pour leur survie.

Chapitre VI : Activités économiques des Merina

Avant d'aborder le problème du chômage, il est nécessaire d'analyser les activités qu'exercent les enquêtés.

VI. 1. Présence des Merina dans tous les secteurs d'activités

Les Merina de Majunga sont rencontrés dans tous les secteurs d'activités compte tenu de leur répartition démontrée dans les tableaux ci-dessous.

Tableau n° 15 : Répartition des chefs de ménage merina

Activités des pères de familles.		Pourcentage par Fokontany		
		Mangarivotra	Manjarisoa	Antanimalandy
Secteur public		35	30	9
Secteur privé.	Primaire	0	0	3
	Secondaire	19	16	35
	Tertiaire	43	52	48
En chômage		3	2	5
Total		100	100	100

Source : enquête personnelle septembre-novembre 2010.

Tableau n° 16 : Répartition des mères de famille merina

Activités des pères de familles.		Pourcentage par Fokontany		
		Mangarivotra	Manjarisoa	Antanimalandy
Secteur public		20	16	9
Secteur privé.	Primaire	0	0	0
	Secondaire	129	17	12
	Tertiaire	38	31	29
Ménagères		30	36	40
Total		100	100	100

Source : enquête personnelle septembre-novembre 2010.

Deux faits sont frappants à première vue :

- D'une part, les Merina actifs, exercent aussi bien dans le secteur public que dans le privé même si les pourcentages diffèrent pour les pères de familles et d'un Fokontany à l'autre.
- D'autre part, leur majorité sont dans le tertiaire privé avec une forte proportion dans le commerce.

Pour ce qui est des pères de familles, 25% d'enquêtés sont salariés de l'administration publique contre 27% d'employés privés. Si les premiers sont considérables à Mangarivotra et Manjarisoa, avec respectivement 35 et 30%, c'est parce que les bureaux publics se trouvent en ville alors que le Fokontany d'Antanimalandy se localise à 8km du centre. L'éloignement de ce dernier n'est pas favorable pour les fonctionnaires, causant des problèmes de déplacement.

Concernant ceux d'employés privés, les 27% sont répartis dans les trois secteurs d'activité, primaires, secondaires et tertiaires. Ceux du primaire ont un effectif minime de 1% seulement, Mangarivotra et Manjarisoa affichant le taux nul. A Antanimalandy, les 3% composés généralement de natifs de Vakinakaratraet de Bongolavapratiquent surtout la pêche, l'élevage intensif de volaille, de porc. Le secteur agricole et l'artisanat étant très rarement évoqués d'autres groupes. Et notons que ce sont particulièrement les natifs de Vakinakaratraet de Bongolava qui le font. Ce qui nous laisse de dire qu'Antanimalandy est un Fokontany semi rural. Et faible effectif voire nul pour les mères de famille ne fait qu'affirmer qu'à l'instar d'autres groupes de migrants, ils sont plus instruits et ont plus de capacités à exercer d'autres activités. Mais il faut signaler que « le taux de migrations augmente avec le niveau d'instruction de chef de ménage. En effet, si 7,6% des individus membres des ménages sont sans instruction, ils ont effectué une migration, cette proportion est de 43,2% pour les individus dans les ménages du niveau supérieur¹¹. Ce qui fait que ceux travaillant dans le secteur secondaire sont plus nombreux.

Regroupant 23%, ils sont également considérables à Antanimalandy avec 35% contre respectivement 19 et 16% dans les deux autres Fokontany. Ce qui explique tout simplement par le fait que le Fokontany se trouve en périphérie où se localisent diverses entreprises et

¹¹ Ministère de l'économie et finance et du budget. Secrétaire général, janvier 2006, « enquête périodique auprès de ménages (EPM) 2004 » rapport principal. Instat Antananarivo, 117 p.

sociétés. Et étant généralement des simples ouvriers, habiter à Antanimalandy, leur épargne d'éventuel dépenses en déplacement.

Enfin, un père de famille sur deux exerce un travail dans le tertiaire, soit 48% en moyenne, et 33% pour les femmes. Dans les trois Fokontany enquêtés leur taux dépasse des 40%. Les activités de ce secteur sont très diversifiées et embrassent plusieurs domaines. Des hauts responsables, des employés de divers bureaux, nombreux à Mangarivotra et à Manjarisoa, des commerçants et des pratiquants de petites activités de services considérables à Antanimalandy. Mais il faut noter leur poids dans l'administration, ce qui a déjà été évoqué dans le chapitre précédent et c'est leur prépondérance dans le commerce qui mérite d'être examinée avec prudence.

Deux communautés ethniques ont la mainmise du commerce à Majunga. Les Indo-pakistanaïes qui sont plutôt des quincailliers, des grossistes de produits de premières nécessités et des boissons hygiéniques et alcoolisés.

Les Merina quant à eux sont généralement des détaillants. Beaucoup de magasins et d'épiceries dispersés dans tous les quartiers de la ville leur appartiennent. Mais les Merina à Majunga, notamment les migrants temporaires, pratiquent aussi d'autres types d'activités commerciales. Il y a les marchands de divers articles et matériaux, des effets vestimentaires fabriqués localement ou importés. Certains d'entre eux le font même de façon ambulante. Généralement, ils se ravitaillent chez eux une fois que leurs marchandises sont écoulées. Notons que par rapport aux pères de familles, nombreuses sont les femmes qui le font. Par contre, ils ont un effectif minime dans le secteur secondaire.

Par ailleurs, leur rôle dans l'approvisionnement en produits alimentaires d'origine agricole s'avère encore plus supportable.

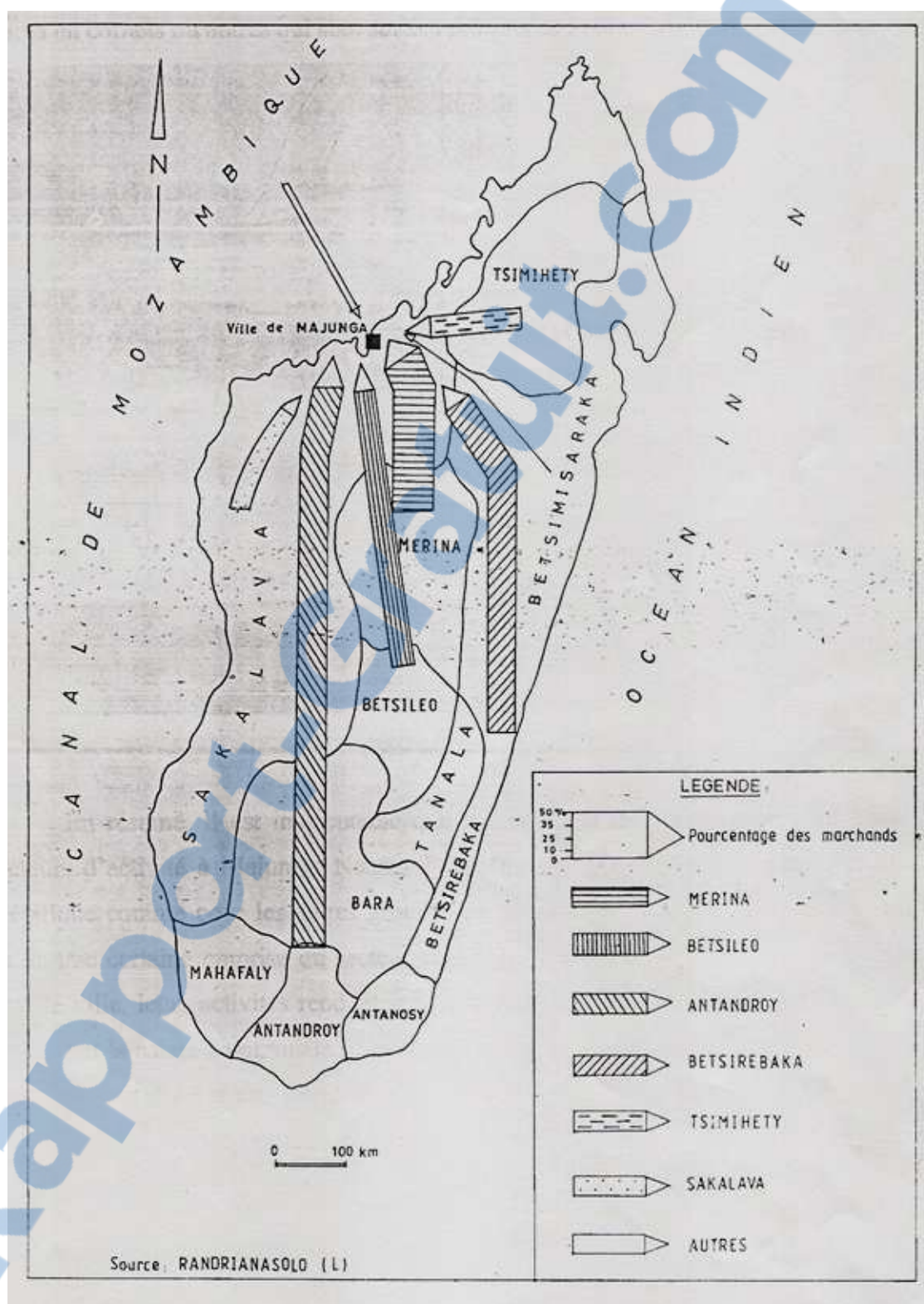
Tableau n° 17 : Composition ethnique des commerçants à Majunga (unité en pourcentage).

Ethnies	Bazar-Be	Mahabibo-kely	Tsaramandroso	Marolaka
Merina	65	35	9	10
Betsileo	25	25	26	22
Antandroy	0	15	17	26
Betsirabaka	3	12	35	7
Tsimhety	0	10	9	24
Sakalava	5	10	4	10
Autres	2	3	0	1
Total	100	100	100	100

Source : RANDRIANASOLO. L. 2004, « Etudes comparatives des marchés urbains de Majunga ».

Nous pouvons constater de visu que les Merina sont présents dans tous les marchés et sont dominants à Bazar-Be et Mahabibo-kely avec respectivement 65 et 35%. Et c'est seulement, à Marolaka qu'ils sont devancés par les Tsimhety qui font 24 contre 10%. Mais la moyenne de la ville est de 30%. Elle prouve leur importance dans ce domaine laissant, de loin, les autochtones qui ne se trouvent qu'en quatrième position avec respectivement ; 10 et 7%. Leurs produits sont généralement constitués par des fruits et légumes provenant de la capitale .Cette réalité est confirmée par le croquis à travers lequel nous pouvons percevoir que la majorité des commerçants des marchés urbains de Majunga sont originaires de Tananarive.

Croquis n° 4 : Origine ethnique de la population marchande de Majunga.



Dans la ville de Majunga, les chômeurs merina, c'est-à-dire, qui n'ont d'emploi fixe exercent d'autres activités temporaires qui leur sont rémunératrice. Et cela falsifie, le taux exact des sans-emploi. 3% des pères de familles enquêtés sont concernés. Un taux plutôt élevé par rapport à la moyenne de la ville et celle nationale fait respectivement 2,1 et 2,7%. Cependant, il faut noter que ce pourcentage devrait être que les petits bricolages, les réparations et le commerce, notamment, ambulant, leur taux de chômage est déguisé.

Antanimalandy affiche le taux le plus élevé, 5% parce que le Fokontany accueille beaucoup plus de nouveaux migrants par rapport aux deux autres. Lecommerce occupe la majorité de ces gens étant leur unique recours pour pouvoir subvenir à leur besoin.

Il faut dire que le pourcentage des femmes chômeuses est assez élevé avec 34%, car les hommes ont plus de chance de trouver du travail, par rapport aux femmes, étant des chefs de familles. Nombreuses d'entre elles pratiquent le commerce mais la majorité se sont prononcées « ménagères ». Toujours est-il qu'Antanimalandy le pourcentage est moindre par rapport à Manjarisoaet Mangarivotra.

La situation du marché de travail est à l'origine de nombreux chômeurs, car Majunga accueille incessamment les jeunes migrants en quête d'emploi. Et du fait que les demandeurs sont nombreux, les offres deviennent insuffisantes. Aussi, parmi tous les enquêtés qui se sont déclarés chômeurs, il ceux qui cherchent encore du travail mais d'autres ont créé leur propre activité, généralement des activités informelles, même avec peu de rentabilité.

Pour conclure le chômage est un phénomène urbain touchant surtout les jeunes. Il est la cause de la prolifération du secteur informel mais aussi de la paupérisation de la population entraînant les inégalités sociales.

VI. 2. Présence des Merina dans toutes les couches sociales à Majunga

Il convient d'examiner les catégories sociales auxquelles appartiennent les migrants merina, en fonction du total de leurs revenus mensuels. Les informations ont été difficilement obtenues parce que 9% d'enquêtés sont restés évasifs. 13% ont même refusé de nous répondre.

A partir des résultats des sondages de leur salaire moyen, nous avons pu dégager six catégories de valeur mensuelle des revenus, partagés pour les trois différentes couches sociales de la population.

Croquis n° 5 : Mangarivotra : Fokontany merina par excellence

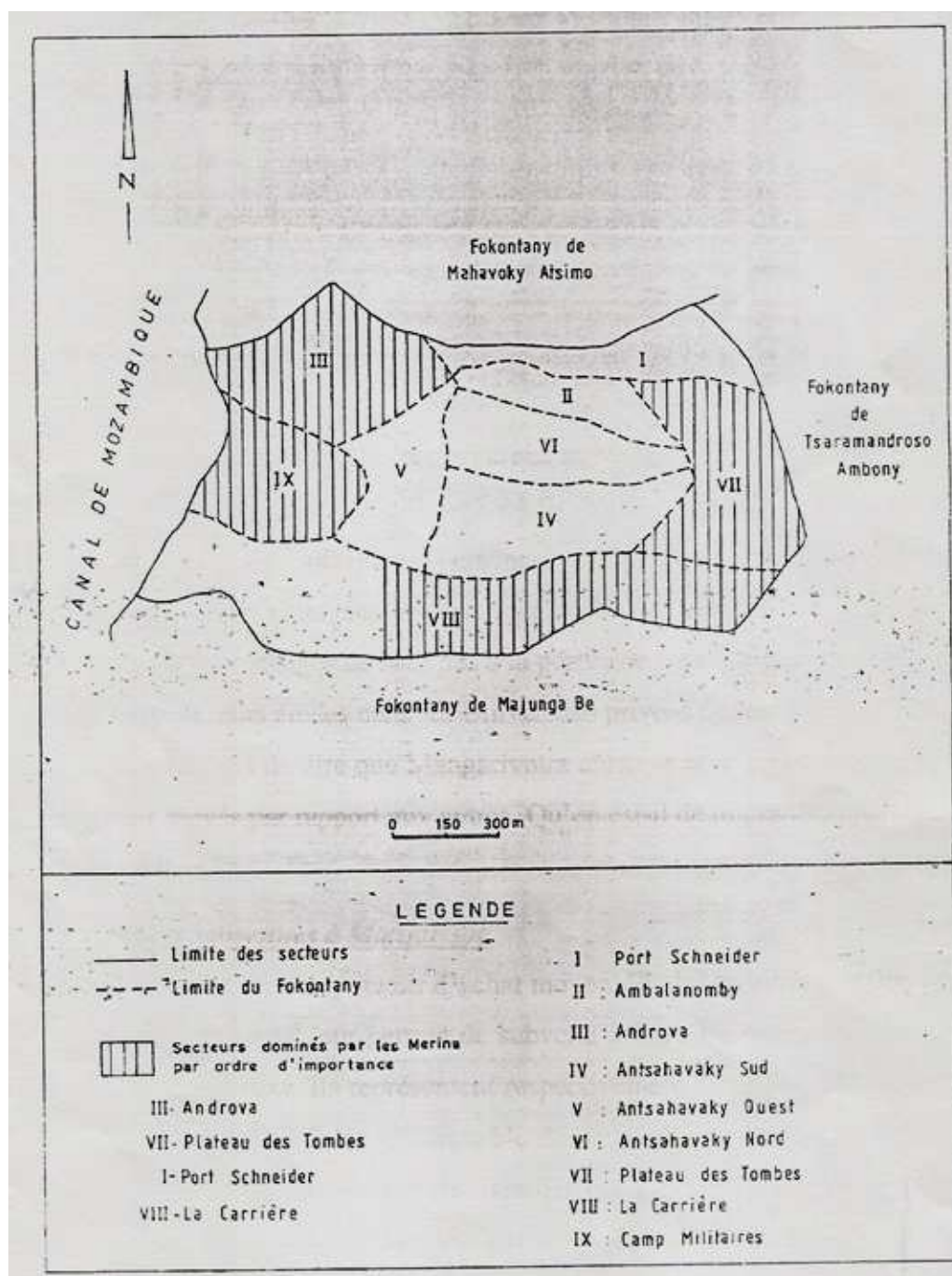


Tableau n° 18 : Revenu mensuel moyen des ménages merina à Majunga.

Revenu mensuel des ménages	Pourcentage par Fokontany		
	Mangarivotra	Manjarisoa	Antanimalandy
Plus de 5 millions	11	10	3
] 3 à 5 millions]	14	11	11
] 1 à 3 millions]	21	17	16
] 500000 à 1 million]	12	19	19
] 250000 à 500000]	9	13	10
Inférieur à 250000	9	13	18
Qui ne sont pas prononcés	24	17	23
Total	100	100	100

Source : enquête personnelle septembre-novembre 2010.

VI. 2. 1. Des Merina aisés : rencontrés surtout à Mangarivotra

25% (soit sur 60 enquêtés) des enquêtés qui ont voulu nous répondre à Mangarivotra perçoivent plus de 3 millions de fmg par mois dont 14% entre 3 à 5 millions. Les pourcentages dépassent même la moyenne de la ville avec un taux de 20%. Dans les deux autres Fokontany, cette moyenne est à peine atteinte, notamment à Antanimalandy

En fait de part leurs activités, beaucoup de Merina habitants ce Fokontany occupent des postes de hautes responsabilités et privilégiés dans l'administration ou le privé leur permettant de percevoir ces sommes. De plus, en général, les deux parents travaillent.

Nous avons rencontré entre autres de projet, mais aussi des propriétaires de grands magasins, de pension de familles. Il y a aussi parmi eux des simples fonctionnaires mais qui ont une activité secondaire tels que le commerce, transport ou autres affaires lucratives, etc.

Et ce standing plus favorisé leur permet d'habiter ce Fokontany privilégié où les loyers sont des fois hors de la bourse de la masse populaire surtout dans les secteurs dotés d'un plan directeur d'urbanisme, de réseaux d'assainissements et d'égouts, épargnés de problèmes d'inondation en saison de pluies. Certains y ont même l'avantage d'être logés grâce aux fonctions qu'ils détiennent. Rappelons que c'est ici que nous avons rencontré les familles logées dans des cités résidentielles et celles louant des villas à de prix exorbitants à

la charge des sociétés qui les emploient. On y trouve également ceux qui habitent leur propre maison en dur et en brique dont certaines sont équipés de confort comme le canal satellite

De plus les migrants merina de standing moyen, habitent dans des maisons en dur aussi, comme les plus aisés, dont les nouvelles constructions, les réhabilitations ou extensions sont à étages ayant un style architectural merina. La preuve est que, au même prix, les locataires préfèrent louer deux pièces en dur que trois en tôles à Majunga comme dans d'autres Fokontany. Ce sont les familles de la classe moyenne qui gagnent un peu moins qui occupent des habitations en tôles. Mais toutes peuvent généralement effectuer des visites dans leur région d'origine même pas trop fréquentes.

La plupart dans le minimum de confort : logement clôturé, branché à l'électricité, doté d'eau potable et de toilettes à l'intérieur. Ceux qui ne le sont pas peuvent avoir recours aux équipements communautaires qui sont plutôt suffisants dans le Fokontany. Et malgré le coût élevé des écoles de leurs enfants qui sont scolarisés dans des établissements privés. La réalité est plutôt différente à Antanimalandy.

VI. 2. 2. Antanimalandy : les couches défavorisées

Ces groupes sont certes rencontrés dans tous les Fokontany enquêtés mais leur présence à Antanimalandy est remarquable de par leur effectif, le type de leur habitation, leur activité et surtout leur niveau.

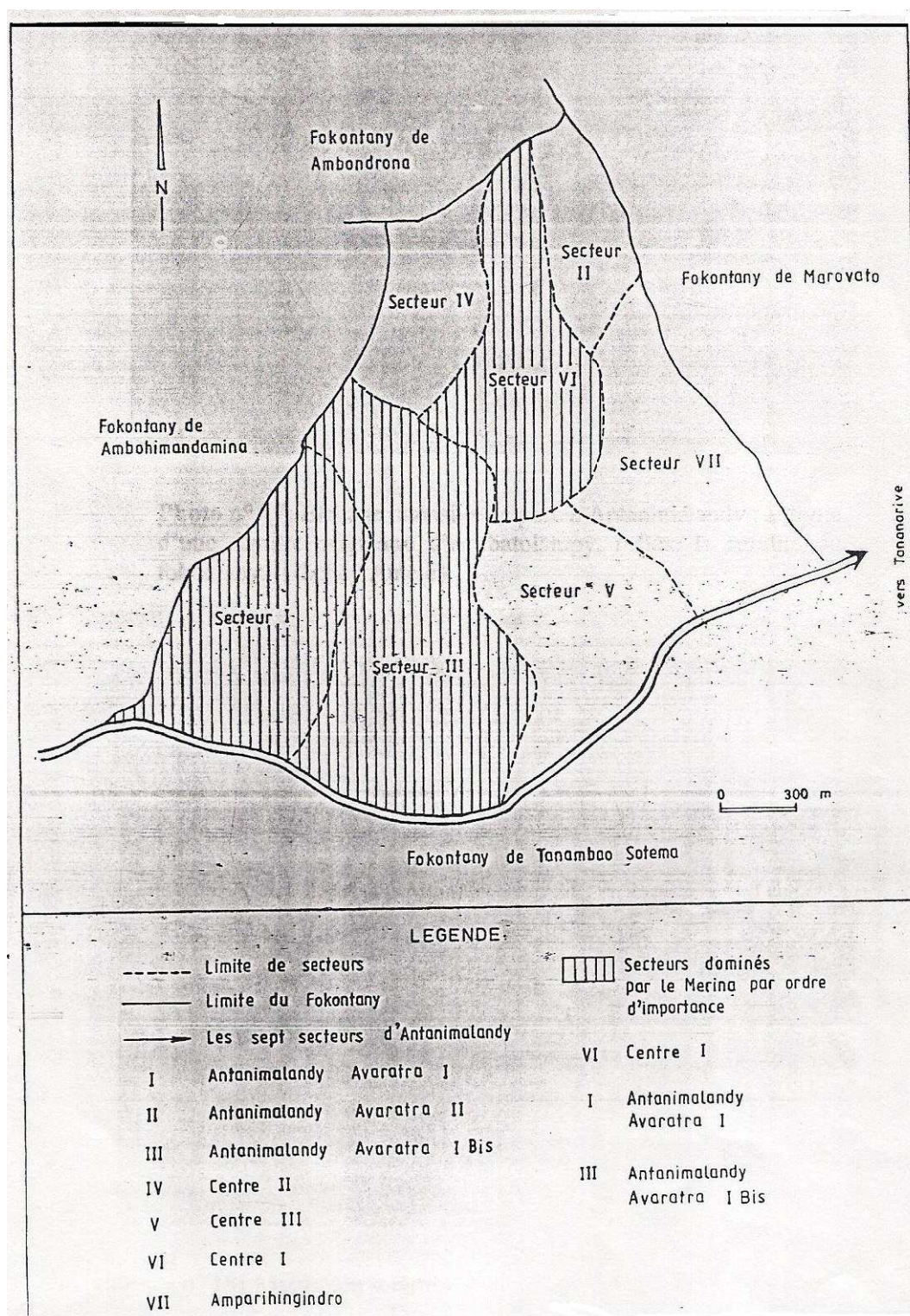
Regroupant 28% de la population Méridionale à Antanimalandy, les défavorisés y dépassent la moyenne de la ville avec 24%. Ils ne font que 18% à Mangarivotra. Outre les quelques fonctionnaires, qui gagnent 300000fmg par mois, ils sont plutôt composés de journaliers, d'ouvriers d'entreprises, de bricoleurs, des éleveurs, de pratiquants illégaux de petites activités de services. La plupart d'entre eux vivent pratiquement dans le sous-emploi, leurs activités ont une faible productivité, aussi ils doivent travailler beaucoup pour gagner plus d'argent. En effet, leur gain moyen n'excède pas les 250000fmg au total mensuellement.

Avec la modeste somme gagnée, les familles défavorisées payent leur loyer à 75000fmg par mois en moyenne. Ce qui fait que le budget pour l'alimentation est très peu, si bien qu'ils ont du mal à satisfaire leurs besoins. Ainsi beaucoup d'entre eux ont un faible pouvoir d'achat, vit dans des situations précaires. C'est ici que nous avons rencontré le plus des Merina habitent des maisons en terre, en bois avec au maximum deux pièces. Ce qui est plutôt étroit pour un ménage de cinq à six personnes en moyenne contrairement à ceux plus aisés. Prétextant que c'est provisoire, elles sont construites illicitement et dépourvues de minimum de confort et d'hygiène, alors que les équipements communautaires de bas

quartiers auxquels ils devraient avoir recours, sont aussi insuffisants voir inexistant dans le Fokontany.

Mais notons que malgré leur situation, leurs enfants sont généralement scolarisés.

Croquis n° 6 :Antanimalandy : présence remarquable des natifs de Vakinakatra.

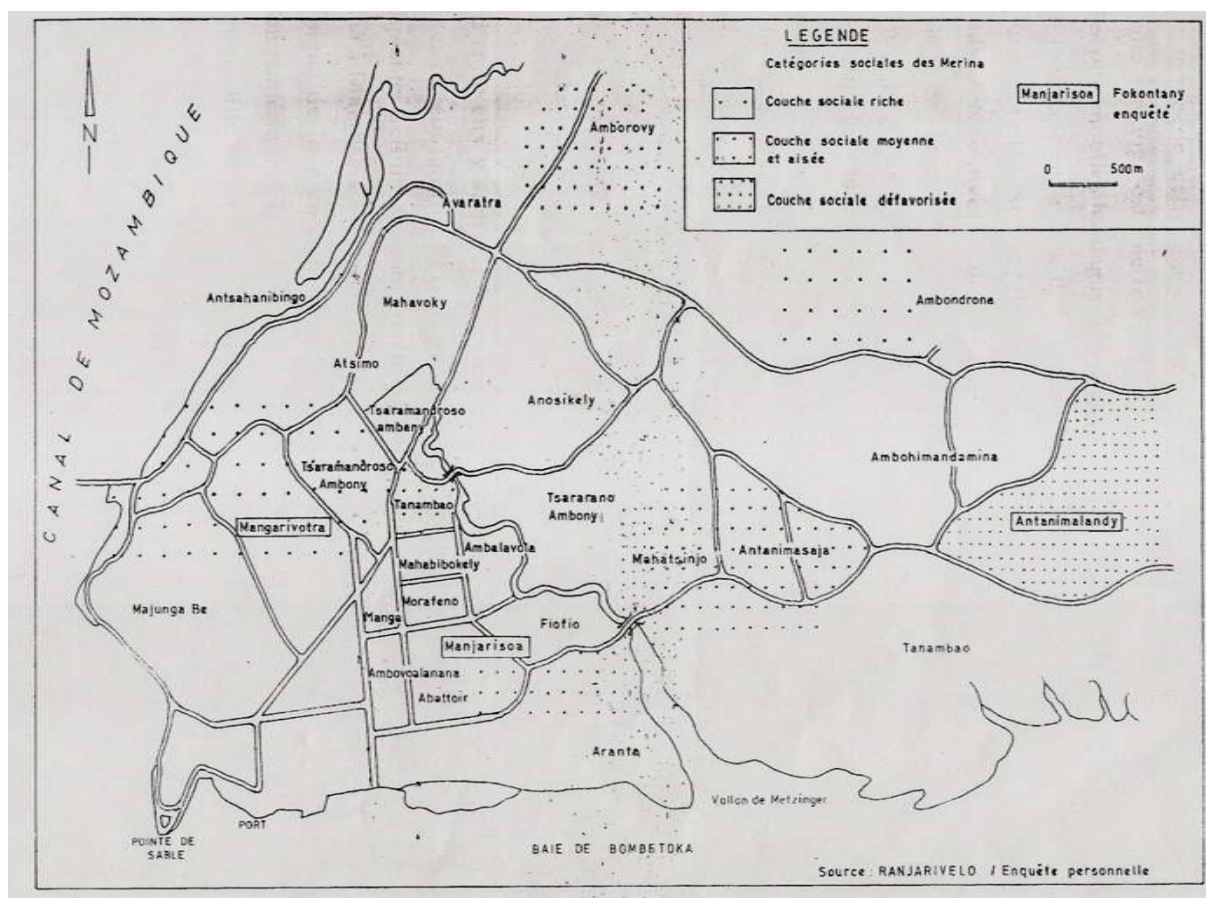


Pour conclure, nous pouvons dire que toutes les couches sociales des Merina sont présentes à Majunga, les aisées, les moyennes comme les défavorisés. La diversité de leurs activités et le coût de leurs revenus sont, en partie, à l'origine de cette réalité. A titre d'exemple, deux Merina exerçant dans le secteur de service ne perçoivent pas la même rétribution si l'un est chef de service alors que l'autre est agent de sécurité. Et les écarts encore plus patents entre ceux-ci, les petits cordonniers et les réparateurs de parapluies ou de marmites...Mais il importe de dire qu'il existe des exceptions.

Un des vendeurs ambulants nous a avoué qu'il gagne 30000fmg brute par jour. Au total, cela lui fait 900000fmg par mois si l'activité est bonne. Ce jeune antsirabéen vend du « manguidy » le matin de 5h à 9h 30 et du sirop pour le reste de la journée, il a affirmé qu'il n'est pas étonnant que beaucoup de natifs de Tananarive font cette activité à Majunga. Et cela incite d'autre à venir et à gonfler le rang.

Leur effectif ne cessant d'augmenter chaque année, leur présence dans tous les secteurs d'activité et dans toutes les couches sociales à Majunga nous permet de dire qu'elle est la troisième ville merina derrière Tananarive et Antsirabe.

Croquis n° 7 : Répartition des migrants dans l'espace urbain selon leur catégorie sociale.



CONCLUSION

Il est évident que ce sont les liens historiques et la proximité géographique entre ces deux pays, mais aussi et surtout les problèmes économiques et démographiques qui ont poussé les Comoriens à prendre le chemin de l'émigration. Ces immigrés Comoriens à Madagascar étaient motivés par le désir de recherche d'un emploi rémunérateur. « L'émigration vers étranger offerts la possibilité dans les années 60 à un Comorien sur trois de vivre à Madagascar, à Zanzibar ou en France ».

Ces flux migratoires étaient auparavant dominés par des jeunes de 18 à 25 ans et surtout des hommes. Ces derniers fournissaient une main-d'œuvre bon marché vue leur niveau intellectuel.

Ces Comoriens de Majunga ont apporté leur contribution à l'urbanisation de la ville avec leur dynamisme de construction d'habitat même si la plupart restent archaïques.

Ils ont également contribué à l'expansion de l'islam à Majunga. Cependant, à part les Etudiants, qui constituent un élément nouveau, la communauté comorienne de Majunga ne se régénère pas trop, car elle est composée en grande parties par des vieillards.

Contrairement à la communauté comorienne, les Merina ont d'autres intentions sur la conquête de Mahajanga. Etant majoritairement instruits, ils cherchent à s'imposer partout où ils existent sous prétexte qu'ils sont la "race supérieure" de Madagascar.

A Majunga, ils jouent un rôle considérable voire essentiel dans l'éducation. 70% des établissements scolaires paraissent être sous leur appartenance sinon leur influence est plus beaucoup plus visible. La prédominance Merina est patente dans les domaines économiques et politiques, où ils exercent une véritable "entreprise". Ils investissent dans les restaurations, dans l'hôtellerie et détiennent le monopole du transport.

En somme, dans le secteur privé, celui des affaires comme dans l'administration et la politique, les postes des hautes responsabilités sont détenus par ce groupe. Leur présence dans tous les secteurs d'activité confirme le rôle éminent qu'ils jouent dans l'économie de la région. Aussi, peut-on dire qu'ils détiennent le circuit commercial des denrées alimentaires et que l'approvisionnement de Majunga dépend d'eux, en grande partie.

Leur dynamisme est évident et comme leur migration continue, il est pertinent de se demander : en quoi serait la ville de Majunga sans les Merina ? Majunga est en fait d'ores et déjà, la troisième ville merina du pays derrière Tananarive et Antsirabe.

Liste des tableaux

Tableau n° 1 : Evolution de la population comorienne à Majunga de 1899 à 2006.....	8
Tableau n° 2 : Nombre d'étudiants comoriens dans les établissements publics et privés de Majunga (2005-2006).....	12
Tableau n° 3 : Ecoles coraniques traditionnelles existant actuellement à Majunga.	18
Tableau n° 4 : Ecoles coraniques modernes existant actuellement à Majunga	18
Tableau n° 5 : Indication générale sur les mosquées majungaises classées par ordre d'ancienneté.	21
Tableau n° 6 : Importance du secteur primaire dans la population active.....	30
Tableau n° 7 : Part respective des produits agricoles et non agricoles dans les exportations en millions de Fc et en %.....	30
Tableau n° 8 : Relations des migrants merina avec les autochtones Tsimihety et Sakalava	39
Tableau n° 9 : Relations des migrants merina avec les autres groupes ethniques	40
Tableau n° 10 : Relations des migrants merina entre eux.	42
Tableau n° 11 : Pourcentage des enquêtés adhérents les associations ethniques	45
Tableau n° 12 : Pourcentage des migrants voulant grader leurs coutumes ancestrales.....	47
Tableau n° 13 : Situation logistique des migrants merina à Majunga.	50
Tableau n° 14 : Appartenance ethnique des propriétaires des habitations louées.	53
Tableau n° 15 : Répartition des chefs de ménage merina.....	55
Tableau n° 16 : Répartition des mères de famille merina.....	55
Tableau n° 17 : Composition ethnique des commerçants à Majunga (unité en pourcentage).....	58
Tableau n° 18 : Revenu mensuel moyenne des ménages merina à Majunga.	62

Liste des figures

Figure n° 1 : Répartition de la population d'origine comorienne à Majunga.....	9
Figure n° 2 : Les exploitations agricoles en Union des Comores.....	29
Figure n° 3 : Diagramme ombothermique de Wani (A »roport d'Anjouan). Selon la formule de Gauss $P=2T$	32
Figure n° 4 : Diagramme ombothermique de la station de Majunga en 1999 (selon la formule de Gauss $P=2T$)	33

Liste des Croquis

Croquis n° 1 : Présence comorienne dans les types de quartier à Majunga	14
Croquis n° 2 : Un exemple de type de temps de saison chaude.	35
Croquis n° 3 : Courants marins permanents du sud-ouest de l'Océan Indien	37
Croquis n° 4 : Origine ethnique de la population marchande de majunga.	59
Croquis n° 5 : Mangarivotra : Fokontany Merina par excellence	63
Croquis n° 6 : Antanimalandy : présence remarquable des natifs de Vakinakatra.....	66
Croquis n° 7 : Répartition des migrants dans l'espace urbain selon leur catégorie sociale.	68

Liste des photos

Photo n°1 : Logement d'étudiants comoriens.....	11
Photo n°2 : Des Merina à Manjarisoa.....	46

BIBLIOGRAPHIE

I. OUVRAGES SUR MADAGASCAR

1. Anonyme 1977, *Livre Blanc sur les massacres de Mahajanga*. Etat comorien, dossier Majunga. Cité par Ali Mohamed, 1977 Gou, 2001-2002.
2. BATISTINI, R, HOERNER. J-M, 1968, *Géographie de Madagascar*. Paris : SEDES, 125 p.
3. BLANCHHY, S, 1995 Karana et Banians. *Les communautés commerçantes d'origine indienne à Madagascar*. Paris : L'Harmattan, 325 p.
4. BOITEAU, P, 1958, Contribution à l'histoire de la nation malgache. Paris : Editions Sociales, 431 p.
5. DESCHAMPS, H, 1951, *Les migrations intérieures passées et présentes à Madagascar*. Paris : Berger-Levrault, 283 p.
6. GUERIN, J, 1961, *Les minorités asiatiques et comoriennes à Madagascar*. Tananarive, 124 p. dactylographiées.
7. GUEUNIER, N.J. 1994, Les chemins de l'islam à Madagascar. Paris : L'Harmattan, 192 p.
8. GUEUNIER, N. J. FANONY, F, 1997, *Témoins de l'insurrection*. Documents sur l'insurrection malgache de 1947. Antananarivo : Foi et Justice, 163 p.
9. RALAIMIHOATRA, E, 1969, *Histoire de Madagascar*. Tananarive : Librairie de Madagascar, 320 p.
10. TRONCHON, J, 1982, L'insurrection malgache de 1947. *Essai d'interprétation historique*. Fianarantsoa : Editions Ambozontany, 399 p.

II. OUVRAGES SUR COMORES

11. AINOUDINE, S, 1998, *Anjouan : l'histoire d'une crise foncière*. Préface de Pierre Verin. Paris : L'Harmattan, 339 p.
12. BATISTINI, R, VERIN, P, 1984, *Géographie des Comores*. Paris : Fernand Nathan, 144 p.
13. CHAGNOUX, H, HARIBOU, A, 1980, *Les Comores*. Paris : P.U.F., 128 p. (Que sais-je ?, 1928.)
14. CHANUDET, Cl, 1990, *Mohéli et les Comores dans le Sud-est de l'Océan Indien*. Paris : INALCO, 154 p.

15. CHOUZOUR, S, 1994, *Le pouvoir de l'honneur. Organisation Sociale à Ngazidja (Grande-Comore)*. Paris : L'Harmattan, 284 p.
16. DJABIR, A, 1993, *Les Comores. Un Etat en construction*. Paris : L'Harmattan, 189 p.
17. FAUREC, U, 1941, *L'archipel aux sultans batailleurs*. Tananarive : Imprimerie Officielle, 74 p.
18. GEVREY, A., 1870, *Essai sur les Comores*. Pondichery : A. Saligny, 307 p. (Réédition, Antananarivo : Association Malgache d'Archéologie, 1980).
19. GUEBOURG, J-L, 1993, *La grande Comore : Des Sultans aux mercenaires*. Paris : L'Harmattan, 235 p.
20. GUEUNIER, N., 1987, *Lexique du dialecte malgache de Mayotte (Comores)*. Paris : INALCO, 369 p.

III. OUVRAGES SPECIAUX

21. ANZILAINÉ. A., 2007, *Contribution à l'étude géographique des marchés de Majunga*. Mémoire de Maîtrise de Géo; université de Toliara ; 98 p.
22. BOULEVIN. B., 1999, *Migration et dégradation forestière en Ibara occidental*. Mémoire de DEA en géographie, Université d'Antananarivo, 119 p.
23. JAOFETRA. T. 1990-*Migrations et dynamique de l'espace urbain de la ville d'Antsirananana* Mémoire de DEA en géographie, Université d'Antananarivo, 59 p.
24. PROJET MADIO, H, février 2001, *L'emploi de chômage et les conditions d'activité dans les sept grandes villes de Madagascar*. Premier résultat de l'emploi urbain 2000, 2^e trimestre 2000, Ministère des Finances et de l'économie, INSTAT, 76 p.
25. RAKOTONAVALONA. D., 1996, *Les interactions de l'AQUALMA et sa zone d'implantation, une nouvelle dynamique spatiale dans la baie de Mahajanga*. Mémoire de DEA en géographie, Université d'Antananarivo, 116 p.
26. RANDRIANASOLO. L. 2005, *Etudes comparatives des marchés urbains de Majunga*. Mémoire de Maîtrise en géographie, Université d'Antananarivo, 113 p.
27. KLOTCHKOFF. J. C, 1989, *Les Comores d'aujourd'hui*. Paris: Editions. J. A. P, 239p.
28. MAHMOUD. I. 1997, *Etat français et colons aux Comores (1912-1946)*. Paris : L'Harmattan, 160 p.
29. MARTIN. J., 1983, *Comores : quatre îles entre pirates et planteurs*. T. I. Razzias malgaches et protectorat (1875-1912). Paris : L'Harmattan, 612+478 p.

30. MARROIR. N., 2004, *Les Comores de 1975 à 1990. Une histoire politique mouvementée*. Paris : L'Harmattan, 192 p.
31. VERIN. E. N., 1998, *Les Comores dans la tournante (vie politique de l'archipel, de la crise de 1976 jusqu'au coup d'Etat de 1978)*. Paris : INALCO, 118 p.
32. VERIN. P., 1994, *Les Comores*. Paris : Karthala, 248 p.
33. ABDALLAH. E., 2005, *Les émeutes Anti-comoriens de Majunga, du 20 au 23 décembre 1976*. Mémoire de Maîtrise d'histoire, Tamatave, 121 p.
34. ABSOIR. M., 2003, *Les échanges commerciaux entre Madagascar et les Comores. Incertitudes et perspectives*. Mémoire de Maîtrise de géographie, Antananarivo, 106 p.
35. AHMED. A. Ch., 1996, *Région et politique aux Comores*. Thèse de Doctorat. Paris : EHESS, 490 p.
36. AILANI. A. N., 1997, *Contribution à l'étude de la population immigrée d'origine comorienne à Antananarivo*. Mémoire de Maîtrise de géographie, Antananarivo, 115p.
37. ALI. M'B., 2003, *les Comoriens dans la région de Tuléara. Exemple : Tuléar et Ampanihy-Ouest*. Mémoire de Maîtrise de géographie, Tuléar, 126 p.
38. CHARAFI. B. A. S., 2000, *Contribution à l'étude des diverses communautés musulmanes de Tuléar : de leur implantation à nos jours*. Mémoire de Maîtrise d'histoire, Tuléar, 216 p.
39. DAOUD. A. M., 1997, *Essai de bibliographie sélective sur les relations Comores-Madagascar, des origines à nos jours*. Mémoire de Maîtrise d'histoire, option Documentation, Antananarivo, 104 p.
40. IDRISSE. A. Ch., 2003, *Les confréries musulmanes aux Comores*. Mémoire de Maîtrise d'histoire, Tuléar, 121 p.
41. MASONAMPY. F., 2000, *Majunga : l'Eglise à la rencontre de l'islam*. Mémoire de Maîtrise de Théologie, Institut Catholique de Madagascar, Tananarive, 109 p.
42. MOHAMED. Y., 1998, *Contribution à l'étude des migrations comoriennes à Madagascar*. Mémoire de Maîtrise en sociologie, Tananarive, 135 p.
43. MOURID. A., 1983, *Les rapatriés de Madagascar*. Mémoire de l'ENES, Mvouni, [cité par Ali Mohamed Gou, 2001-2002].
44. RANJARIVELO. V., 1990, *Les impacts urbains et régionaux des industries de la ville de Majunga*. Mémoire de Maîtrise de géographie, Antananarivo, 179 p.

45. SAID. A., 1998, *Les stratégies d'intégration des Comoriens dans la société malgache de Tuléar*. Mémoire de Maîtrise d'histoire, Tuléar, 122 p.
46. SAID. M. M., 1994, *Réflexion sur l'état de l'islam et du comportement culturel des musulmans à Madagascar*. Mémoire de Maîtrise en Sociologie, Antananarivo, 154 p.
47. YOUSSEF. K., 1988, Les rapatriés de Majunga : 10 ans après. Mémoire de l'ENES, Mvouni, [cité par Ali Mohamed Gou, 2001-2002].
48. RATEFIARISON. A., 1985, *Les migrations de travail dans la région d'Antsirabe, contribution géographique*. Mémoire de Maîtrise, Ecole Normale Supérieure Niveau III, CUR Tamatave.
49. RAZAFINDRAVOLA. J., 2000, *Dossier socio-économique de Majunga*. Projet PAIQ (Programme d'Appui à l'Initiative du Quartier). ONG Femmes et Développement, Association Tsimialonjafy, 34 p.
50. ROBERT. J., 1967, *Tsaramandroso : études géographiques d'un quartier de Majunga*. Mémoire de DEA en géographie, Université de Tananarive, 161 p.
51. ZAMANY. L., 2004, *Migrations, groupes ethniques et espace urbain à Majunga*. Mémoire de Maîtrise en géographie, Université d'Antananarivo, 113 p.

IV. ARTICLES

52. ALLIBERT. Cl., 1991-1992, *Cités-Etats et têtes de pont dans l'archipel des Comores*. OmalysyAnio, 33-36, pp. 115-132.
53. ANDRIAMAIRADO. S., 1977, *Un banal fait divers (incident comoro-malgache de décembre 1976)*. Madagascar-Matin, 1450, 12 mars 1977, p. 8. [Article paru dans Afrique-Asie].
54. DANDOUAU. A., 1933, *La fondation de Majunga, légende sakalava*. Bulletin de Madagascar, p. 94.
55. DECARY. R., 1951, *Malgaches et Comoriens aux temps passés*. Bulletin de Madagascar, 41, pp. 18-25.
56. DEVILLARD. J. M., 1977, *Un témoignage sur le massacre de Majunga*. Le monde, 16-17 janvier. [Cité par Ali Mohamed Gou, 2001-2002].
57. DONQUE. G., 1965, *Le contexte océanique des anciennes migrations : vents et courants dans l'Océan Indien*. Taloha, 1, pp. 43-69.

58. FREMIGACCI. J., 1984, *Autocratie administrative et société dans la région de Majunga (1900-1940). Les dominants : appareil administratif, colons français et minorité étrangères*. OmalysyAnio, 17, pp. 393-433.
59. HEBERT. J. Cl., 1984, *Documents sur les razzias malgaches aux Iles Comores et sur la côte orientale africaine (1790-1820). 1^{ère} partie : les invasions à Mayotte et Anjouan jusqu'en 1807*. Etudes Océan Indien, 3, pp. 5-60.
60. ISNARD. H., 1953, L'archipel des Comores. Cahiers d'Outre-mer, 2, pp. 1-22.
61. JULLY. A., 1974, Les immigrations arabes à Madagascar. Taloha, 6, pp. 143-149.
62. MANTAU. C., *La baie de Bombetoka et Majunga en 1852, d'après un rapport du commandant Fournier*. Bulletin de Madagascar, 300, pp. 393-404.
63. RANTOANDRO. G., 1981, Une communauté mercantile du Nord-ouest, les Antalaotra. OmalysyAnio, 17-20, pp. 195-20.

V. REVUES ET AUTRES

64. ROBINEAU. Cl., 1966, L'islam aux Comores, une étude d'histoire culturelle de l'île d'Anjouan. *Revue de Madagascar*, 35, pp.39-56.
65. GEORGE. P., 1970, *Dictionnaire de la Géographie*. Paris : PUF, 510 p.
66. MINISTERE DES FINANCES ET DE L'ECONOMIE, 2001, *Estimation de la population malagasy*, INSTAT, 18 p.
67. MONOGRAPHIE DE BOENY: *Majunga I, MajungaII, Ambatoboeny, Marovoay, Mitsinjo, Soalala*, 13 p.
68. ROY. G., et VERIN. P., Etudes sur les migrations intérieures de la population à Madagascar., in *Madagascar Revue de Géographie* n°6.

VI. OUVRAGES GENERAUX

69. BASTIAN.G. et GROISON. H., 1986, *Histoire de Madagascar*. Pour l'enseignement du premier degré. Editions Hachette Tananarive Madagascar, 115 p.
70. BAZUREAU. F., RINET. N0 et KICHER. A., *Initiation économique et sociale*. Edition Nathan, pp. 54-64.
71. GALBRAITH. J. K., 1980, *Théorie de la pauvreté de masse*. Edition Gallimard, imprimé de France, pp. 134-152.

72. MINISTERE DE L'ECONOMIE ET DU FINANCE ET DU BUDGET : Secrétaire General, janvier 2006. *Enquête périodique auprès de ménage 2004*. Rapport principal, INSTAT Antananarivo, 117 p.
73. RABEARIMANANA. 1994, *Le Boina*, in paysannerie malgache dans la crise, Edition Karthala, pp. 15-59.
74. RALAIMIHOATRA, 1969, *Histoire de Madagascar*, 3^{eme} édition, grand prix de Madagascar 1966.
75. RAMAMONJISOA. J., 1998, *La cité des milles : Antananarivo, histoire architecture, urbanisme*, C.I.T.E TSIPIKA, pp. 139-145.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	1
INTRODUCTION.....	3
PREMIERE PARTIE :	6
ETUDE DESCRIPTIVE DE LA COMMUNAUTE COMORIENNE A MAJUNGA.....	6
Chapitre I : Une présence comorienne encore significative.....	8
I. 1. Les Comoriens de Majunga.	8
I. 1. 1. Leur effectif relatif.....	8
I. 1. 2. Un nouvel aspect de la présence comorienne : les étudiants	10
I. 1. 3. Les quartiers comoriens de Majunga	13
I. 2. Les empreintes comoriennes à travers la ville de Majunga	17
I. 2. 1. Les écoles coraniques : fruit d'une forte présence musulmane.....	17
I. 2. 2. Les mosquées à travers le paysage urbain majungais	19
Chapitre II : Mode d'intégration des étudiants comoriens à Majunga	23
II. 1. Une cohabitation malgacho-comorienne paisible.....	23
II. 1. 1. Une intégration réelle jusqu'en 1976.....	23
II. 2. Un métissage important	24
II. 3. Une place de choix pour les Comoriens dans l'économie de Majunga	25
Chapitre III : Les causes immédiates de la diaspora comorienne à Majunga.....	28
III. 1. Causes géographiques des Comores et l'attraction de Majunga	28
III. 1. 1. La nécessité d'émigrer pour les Comoriens	29
III. 1. 1. 1. Une économie peu performante.....	29
III. 1. 1. 2. Le Nord-ouest malgache et les Comores : une seule région climatique.....	31
DEUXIEME PARTIE :	38
COMPORTEMENT SOCIO-ECONOMIQUE DE MERINA ET LEUR MODE D'INTEGRATION A MAJUNGA.	38
Chapitre IV : Les migrants Merina dans la société majungaise : une intégration facile	39
IV. 1. Intégration et organisations sociales des migrants Merina.....	39
IV. 1. 1. Accueil plutôt bon des autochtones Sakalava et cohabitation pacifique avec les autres migrants.....	39
IV.1.2.Relations conviviales des migrants merina entre eux	42
IV. 1. 3. ZAFINIARIVO : une association ethnique puissante à Majunga.....	43
IV. 1. 4. Sauvegarde et pratique enthousiaste des coutumes ancestrales	46
IV. 1. 5. Possession de terrain ou maison en milieu d'origine	47

Chapitre V : Problèmes de logements et de chômage : source d'inégalités sociales des Merina à Majunga.....	49
V. 1. Réponses des migrants Merina aux problèmes de logements et d'équipement sociaux	49
V. 1. 1. Résignation aux loyers élevés à Mangarivotra et à Manjarisoa	49
V. 1. 2. Location collective des natifs de Vakinankaratra.....	51
V. 1. 3. Des constructions illicites et dépourvues de confort à Antanimalandy	51
V. 1. 4. Autres alternatives : héritage et achat d'immobiliers	52
Chapitre VI : Activité économiques des Merina	55
VI. 1. Présence des Merina dans tous les secteurs d'activités.....	55
VI. 2. Présence des Merina dans toutes les couches sociales à Majunga	60
VI. 2. 1. Des Merina aisés : rencontrés surtout à Mangarivotra.....	62
VI. 2. 2. Antanimalandy : les couches défavorisées.....	64
CONCLUSION	69
Liste des tableaux.....	71
Liste des figures	71
Liste des Croquis.....	71
BIBLIOGRAPHIE	72
I. OUVRAGES SUR MADAGASCAR.....	72
II. OUVRAGES SUR COMORES	72
III. OUVRAGES SPECIAUX.....	73
IV. ARTICLES	75
V. REVUES ET AUTRES	76
VI. OUVRAGES GENERAUX.....	76